

Le GAL, L'égout

Roger Martin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

LE POULPE
ROGER MARTIN
LE G.A.L., L'ÉGOUT



BALEINE

Le Poulpe Le G.A.L., L'égout Roger Martin

ISBN : 2.84219.017-3

ISSN : 1265.986X

Copyright : Éditions Baleine 1996

Adaptation : Petula Von Chase

Du même auteur : ...

Contes de l'évasion ordinaire, Éditions La Brèche, 1992

Vie d'un rebelle, (co-écrit avec Georges Arnaud), Éditions Calmann-Lévy, 1993

Mémoires de Butch Cassidy, Éditions Dagorno, 1994

L'Affaire Peiper, Éditions Dagorno, 1994

Skinheads, Éditions Calmann-Lévy, 1995

AmeriKKKa. Voyage dans l'Internationale néo-fasciste, Éditions Calmann-Lévy, 1995

Pour tous les amis du Sursaut, en souvenir du 11 novembre 1995...

"L'État de droit se défend depuis les tribunes, dans les salons, mais aussi dans les égouts."

Felipe Gonzalez, Premier ministre d'Espagne

1.

Il avait fait très chaud toute la journée. On commençait à peine à respirer et l'agitation retombait avec la chaleur. Et encore, Avignon c'était pas Ensisheim. Là-bas, en Alsace, on devait rôtir. Dupont y avait passé six mois, découvrant sans y croire la touffeur de la région l'été. Écrasante, liquéfiant. À crever. À Sainte-Anne, la Provence avait beau battre des records de beau temps, on respirait quand même un peu plus grâce au mistral et à la fraîcheur du Rhône qui coulait tout près. De toute façon, il s'en foutait. Il laissait les jérémiades aux ratons et les lamentations aux youpins. Ils avaient déjà un mur pour ça... Il se taperait ses dix-huit ans de ballon sans se plaindre, et surtout sans mendier. Si les enfoirés de la *juiftice* s'imaginaient qu'il allait finir par craquer, ils se fourraient le doigt dans l'oeil jusqu'au prépuce ! D'ailleurs, il était pas si mal à Sainte-Anne. À Rouen, pendant presque un an, c'avait été une autre paire de manches. Lui, qui se considérait comme un politique, un soldat de la Guerre des Races, il avait partagé sa cellule avec cinq droit-commun, dont deux bougnoules. Il sentait encore leur odeur. Privé de correspondance pendant onze longs mois. Obligé de composer s'il voulait pas laisser sa peau dans une bagarre. Heureusement, un des bics était violemment antisémite et ils avaient pu trouver un terrain d'entente. Et puis un numéro de Détective avait circulé, avec la photo d'un gars armé d'un pistolet automatique. Le type lui ressemblait vaguement et comme l'article sur le KKK français lui consacrait tout un passage, les matons et les autres taulards avaient cru que c'était lui sur la photo. Un mec dangereux, avec des potes prêts à tout à l'extérieur, ça en avait fait réfléchir plus d'un et on avait fini par lui foutre la paix. Ensuite, il était passé par Ensisheim, Rennes, Fresnes, avant d'atterrir à Avignon. C'était plus coton, parce que les bougnoules du coin avaient une autre envergure que les petits dealers de Rouen ou de Rennes. Pourtant, avec la propagande du FIS et du GIA qui rentrait dans les turnes, ça lui avait plutôt arrangé les bidons. Il n'avait pas eu de mal à convaincre qu'il était du même bord. Intégristes de tous les pays, entraidez-vous ! Et le plus beau, c'est que les types avaient marché. Il avait craché sur le mélange des races, le métissage qui pourrit tout, les moeurs qui foutent le camp, le respect des identités, les avantages du "séparés, mais égaux" et ils avaient réinventé ensemble l'apartheid. Quand il avait expliqué que l'Iran finançait son mouvement par haine de la youtrerie internationale, c'avait été du délire. Il restait bien des Maghrébins imperméables à ce

type de raisonnement, des beurs plus-français-que-moi-tu-meurs, mais les chefs, les durs qui commandaient, c'étaient les intégristes et ils avaient donné des ordres pour qu'on lui foute la paix. Il avait accès à l'ordinateur de la bibliothèque, y pianotait ses articles pour *Révision*, *Combat nationaliste* et *L'Empire invisible* et, malgré les pressions, avait réussi à se trouver une dizaine de correspondants grâce à une annonce dans Cool Graffiti. Trois mecs et huit nanas, dont "sa" lesbienne. Elle lui écrivait au moins deux fois par mois, lui faisant parvenir des colis et des petits dessins olé-olé qui l'aidaient parfois à passer un moment.

Bien sûr, au début, il avait eu du mal à avaler, n'ayant jamais manifesté une très grande tolérance à l'égard des "déviantsexuels", c'était même pour ça qu'il avait cessé toute relation avec Alain-mais au bout d'un moment et la lecture des essais de Michael Kühnen[1] aidant, il avait fini par infléchir un peu des convictions trop rigides.

Hervé Dupont essuya la sueur qui perlait à son front. Huit ans. Huit ans déjà. Huit ans seulement. Il allait fêter, tu parles d'une fête !, son vingt-septième anniversaire. Avec les condamnations supplémentaires qu'il avait décrochées pour ses articles révisionnistes, il ne sortirait pas avant le quarantième. À moins que... Si ça continuait comme ça, Jean-Marie finirait peut-être par gagner les élections, et alors... Il ne put s'empêcher de grimacer un sourire amer. Le "Président" se foutait complètement de lui. C'était pas parce qu'il avait fait ses premières armes au FN en Normandie avant de le quitter quand il s'était rendu compte qu'il était enjuivé jusqu'à la moelle, que l'autre le ferait sortir. Fallait voir comme il avait vendu les skins de Reims par soif de respectabilité et pour satisfaire les médias pour se rendre compte que les vrais nationaux lui foutaient la trouille. Non, il fallait tenir bon, c'était tout. Comme Hitler à Lansberg. Comme les camarades américains de l'Ordre, prisonniers à vie dans les geôles de ZOG.

On déverrouillait la porte de la cellule. Les deux matons entrèrent. Dupont n'avait jamais vu le premier, mais il connaissait parfaitement l'autre. Il l'avait haï dès leur première rencontre. Le type s'appelait Lopez. Officiellement, un pied-noir d'Algérie qui aimait pas beaucoup les nioules, mais qui en avait peur et qui leur donnait systématiquement raison. Dupont était sûr que le mec était juif. Il avait essayé d'apprendre le nom de sa mère, mais il n'avait rien pu glaner pour étayer ses soupçons. Juste une rumeur selon laquelle elle s'appelait Lévy, mais pas de certitude absolue. Pourtant il n'avait aucun doute. Les Juifs, il les reconnaissait aussitôt. C'était pas une question de pif ou d'oreilles. Il les sentait, un point c'est tout. Il était resté assis, regardait les deux hommes bien dans les yeux.

- Hitler, parler.

Lopez-Lévy ajouta aussitôt :

- Tu prends des affaires de toilette, tu passes à la douche d'abord.

Dupont leva un sourcil interrogateur. Qu'est-ce que ces cons allaient encore inventer ? Le parloir à cette heure-là, et un passage à la douche avant ? Il soupira, ramassa sa trousse sur le petit lavabo, et suivit Lopez, l'autre gardien fermant la marche. Il était perplexe, mais sans plus. Deux semaines plus tôt, on l'avait déjà emmené dans un bureau de l'administration où l'attendaient deux civils qui l'avaient questionné sur des informations parvenues à des canards d'extrême droite. Rien de très méchant, mais les deux gaziers l'avaient mis en garde. Il avait assez fréquenté ce milieu des années plus tôt pour comprendre que c'étaient des agents de la Sécurité militaire, la DPSD. À tous les coups, une nouvelle manoeuvre d'intimidation. Il allait bien voir. Ils ne croisèrent personne dans le couloir, mais ça n'avait rien de particulièrement étonnant et il se refusait à tourner parano. Les douches se trouvaient au fond du couloir.

- Je préfère la prendre tout seul.

Il avait dit ça avec un sourire narquois. Les gardiens le laissèrent entrer dans la pièce encore embuée. Il n'y avait personne. Il avait déposé la trousse sur le carrelage après en avoir sorti un savon et du shampoing. Après tout, il n'allait pas cracher sur une bonne douche...

La mousse dégoulinait sur ses épaules quand les deux types entrèrent. Il y voyait suffisamment cependant pour se rendre compte que ça n'était pas des gardiens. Deux bougnoules. À poil eux aussi. Sauf que le plus grand avait quelque chose dans la main et que c'était pas sa bitte. Dupont s'écarta du jet de la douche et jeta un coup d'oeil circulaire. Y'avait rien qui pût lui servir à se défendre. Les types s'approchaient sans se presser. Il jeta violemment le savon qu'étreignait sa main gauche sur celui qui portait l'arme. Trop tard, le type s'était baissé et le savon alla rebondir sur le mur d'en face dans un bruit sourd. Dupont se plia en deux, réussit à s'emparer de sa trousse de toilette et commença à faire des moulinets avec. Elle était à moitié ouverte et une bombe de mousse à raser s'en échappa avant de rouler par terre. L'autre Arabe shoota dedans et elle vint le taper en plein la cheville. Le con, il lui avait fait mal, mais au moins la bombe allait servir. Dupont la happa de sa main gauche restée libre. Il fit l'échange et elle remplaça la trousse dans sa main droite. Avancer vers eux, il n'y avait que ça à faire. Essayer de faire tomber le couteau, autrement il était foutu. En même temps, il essaya de crier, mais aucun son ne sortait de sa gorge. Et puis il comprit que les autres n'avaient pu arriver dans les douches sans la complicité des gardiens et il sut qu'il allait mourir, assassiné. Un hurlement jaillit alors du plus profond de ses entrailles. Il allait leur montrer comment meurt un

combattant nationaliste. Camerone ! Comme à Camerone. Et il bondit vers l'homme au couteau. Le type avait tendu la lame artisanale à hauteur de poitrine. Hervé Dupont arrivait, bras gauche replié, la trousse sur le coeur, en protection, la bombe à hauteur de tête, le pouce écrasant frénétiquement la valve, projetant au loin des giclées dérisoires. Surpris, les types reculaient devant la charge. Emporté par l'élan, le choc serait peut-être suffisant pour en foutre un à terre. Dupont n'avait pas peur. Au contraire, comme si les hurlements qu'il continuait à pousser le galvanisaient, il était sûr maintenant de s'en sortir et il faudrait bien que ces putains de gardiens se justifient...

C'est alors qu'il sentit quelque chose de mou, son propre savon, bon Dieu !, s'écrasant sous son pied et que tout son corps bascula vers l'avant. Sa poitrine heurta violemment une masse chaude et un éclair le traversa. L'autre s'était écarté, éclaboussé de pourpre, et les dernières choses dont il eut conscience, ce furent le bruit métallique du bout de la lame quand il toucha le sol et le goût écoeurant de son propre sang. Il essaya de soulever la tête, des bulles rougeâtres crevèrent aux commissures de ses lèvres, son cou se raidit et sa face s'écrasa sur le carrelage sanguinolent.

2.

- Y'a vingt ans ou pas loin qu'on se connaît et tu me réserveras toujours des surprises, mais d'habitude elles sont plutôt bonnes.

Et c'est vrai qu'en prononçant ces mots peu amènes le grand brun attablé contre le mur avait l'air pas commode.

Gérard s'arrêta net, le verre se rincerait plus tard.

- Qu'est-ce que t'as, Gabriel ? Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

La porte du café s'ouvrit. Une petite femme très brune au teint mat, les bras chargés de paquets. Pas vraiment belle et plus toute jeune. Mais son sourire à la vue du grand brun la transfigurait. Un sourire de grande soeur retrouvant le petit frère parti en voyage au long cours.

- Tu es rentré quand ?

- Ce matin.

- T'as l'air drôle, quelque chose qui va pas ?

Gabriel montra d'un signe le journal sur sa table.

- Tu tolères ça chez toi, Maria ? Le roi du pied de porc, passe encore, mais toi, ça me dépasse...

Derrière le comptoir, Gérard s'agitait. Il termina d'essuyer ses mains rougies et vint se planter devant la petite table.

- Dis donc, le Poulpe, t'es à peine rentré que tu fais des histoires ? Qu'est-ce qu'il a ce canard ?

- Rien, j'savais pas que tu émergeais chez le gros blond à la chemise noire...

L'autre s'indignait.

- Libertaire, mon cul ! T'es bien comme les autres. Tu causes sans savoir et tu prends de haut sans écouter personne. Pourquoi tu crois qu'il était sur ta table, ce torchon ? T'en avais déjà vu un exemplaire dans mon établissement avant ?

Gabriel sembla décontenancé. Les quelques clients qui buvaient leur café ou un petit blanc matinal avaient suspendu conversations ou lecture des quotidiens. C'étaient pour l'essentiel des habitués du bistrot, des mordus du Pied de Porc à la Sainte-Scolasse, et des habitués des joutes oratoires entre Gérard et ce Poulpe, dont personne n'arrivait jamais à comprendre ce qu'il fabriquait au juste dans la vie. Ces discussions faisaient beaucoup pour l'atmosphère matinale du

bistrot, mais ce matin-là, le ton n'était pas à la fausse colère. Chacun avait senti une réelle animosité dans la voix du Poulpe.

- Tu vas pas me dire que c'est pour moi que t'as posé *Minute* sur ma table, ou alors c'est pour me couper l'appétit ? Avec ça plus besoin de lire Sartre. C'est *Les Mains sales* et *La Nausée* en un seul numéro, comme disait Desproges.

Gérard avait senti la retraite. Il allait en profiter.

- Si *Monsieur* daigne regarder ce "torchon", Monsieur apercevra peut-être quelques mots écrits au stylo rouge sous le prix ?

Les mains campées sur ses hanches, il triomphait. Maria regardait sans mot dire, partagée entre sa tendresse pour le grand garçon dégingandé et ses devoirs d'épouse. Gabriel attira le journal à lui, avec répugnance, comme si la prose risquait de lui tacher les doigts. Sous le prix, il lut :

"Gabriel Lecouvreur : page 6...

20 avril 1979

43 45 76 89"

Il releva la tête, le sourcil droit froncé.

- Excuse-moi, Gérard...

- Je t'excuse parce que c'est si rare de t'entendre le demander, mais tu m'as fait de la peine...

Le Gros allait se fendre d'une tirade à la Raimu. Fallait pas le laisser continuer ou il se mettrait même à chialer.

- Oui, je sais, tu veux des excuses *rEfléchies*, eh bien, elles le sont ; là, ça va ?

Le Gros souriait, pas fâché de mettre un terme à un échange qui l'avait mis mal à l'aise.

- J'te ressers quelque chose ?

- Ouais. Un double express.

Le Poulpe était déjà ailleurs.

Hypnotisé par la date à l'encre rouge, au point de ne pas avoir ouvert le journal pour se précipiter à la page indiquée... 20 avril 79.

Il y avait presque seize ans.

Il avait eu dix-neuf le mois précédent, le 22 mars, exactement, ce qui faisait rigoler ses copains gauchistes qui le soupçonnaient parfois de s'être inventé une fausse date de naissance, mais 22 mars, comme le mouvement du même nom, qui avait mis le feu aux poudres à Nanterre, ça vous posait un anar. Depuis une paire de mois, il militait ferme, sans affiliation très précise, trop contraignante, rebelle à tout véritable embrigadement, effaré des ravages du petit livre rouge sur pas mal de ses potes de lycée quelques années plus tôt. Mais, il y avait un domaine pour lequel on pouvait toujours compter sur lui. La

lutte anti-fafs. Depuis quelque temps, il y consacrait toute son énergie, délaissant plus que de raison les cours de philo. Au début, il avait participé à des meetings dans diverses facs de lettres, mais il n'avait pu s'empêcher de trouver quelque hypocrisie à jouer l'antifasciste là où l'adversaire ne se montrait jamais. L'aboutissement naturel de ses engagements, c'avait été sa participation musclée à quelques descentes à Assas pour soutenir les étudiants de gauche harcelés, menacés, rossés par les nervis du GUD et du GAJ. Grand, dégageant une impression étrange, ses bras à rallonge qui ne lui avaient pas encore valu le surnom de Poulpe, apparemment maître de lui dans les moments difficiles, on avait vite pris l'habitude de compter sur sa force silencieuse. Et puis, il y avait eu le 20 avril 79. Deux soirs plus tôt, Ernesto avait apporté l'information. Les fachos commémoraient le quatre-vingt-dixième anniversaire de la naissance d'Hitler dans l'arrière-salle de la librairie du Trident. Tout était allé très vite. Décision immédiate. Action violente et rapide avant repli stratégique. Arrachage de la grille de protection de la librairie avec un 4X4 et cocktail Molotov dans le local, ce qui ne manquerait pas de détruire la littérature nazie et d'enfumer un peu les fachos présents. Puis décrochage dans trois voitures sans affrontement physique. Cette éventualité avait été repoussée. Il aurait fallu un déploiement militant beaucoup plus important et les choses auraient risqué de s'éterniser avec menace d'intervention rapide des flics. Et puis, moins on mettait de monde dans le coup, moins il y aurait de risques de fuite. Le seul problème, c'est qu'il n'y avait pas eu besoin de fuite. Ernesto, le Chilien exilé, s'appelait en réalité Emiliano Gutierrez et émargeait à l'ambassade d'Argentine, dont les mauvaises langues susurraient qu'elle était l'un des principaux bailleurs de fonds des néo-nazis français. Et quand les commandos anti-fafs avaient voulu accrocher le croc du câble du treuil de la Lada au rideau de fer, plusieurs camionnettes parfaitement anonymes étaient arrivées des deux côtés de la rue des Pyramides et les types qui en étaient descendus n'avaient rien de communistes. L'affrontement avait eu le mérite de la brièveté. Six blessés chez les assaillants-assaillis, un seul chez les défenseurs-attaquants, un type pourtant agile, casqué et manieur émérite de barre de fer. Il n'avait commis qu'une seule erreur. Réellement doté de bras plus longs que la normale, le Poulpe avait réussi à l'empoigner. Il ne l'avait lâché qu'au premier craquement de vertèbre. Heureusement pour sa victime, les flics étaient arrivés, avaient embarqué tout le monde. Deux heures plus tard, les fascistes étaient tous libérés, quatre blessés étaient à l'hôpital, mais tous les autres passaient en comparution immédiate.

Gabriel n'avait rien du nostalgique qu'émeut l'évocation du bon vieux temps, et il détestait étaler les souvenirs. Pourtant, puisqu'il y

était contraint, il ne le faisait pas à moitié. D'ailleurs, cet incident mineur avait déterminé la suite des événements. Sa comparution avait mal tourné. Il était le seul avec un blessé à son actif. Son sursis résilié aussi sec, il s'était retrouvé dans la foulée dans un bataillon semi-disciplinaire où il avait eu tout loisir de vérifier que les gauchistes n'exagéraient en rien en popularisant l'idée et le slogan que "l'armée c'est con, ça pue et ça pollue".

Il avala son double express et sourit. Un retour de souvenir. Quand il avait empoigné le mec à poil ras et qu'il avait refermé ses tentacules autour de son corps en serrant du plus fort qu'il pouvait, il lui avait chuchoté à l'oreille un vers de Racine : *"J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer"*.

Comme quoi, les Humanités, c'était bien ce qui distingue l'homme de la bête !

- Gérard, il a atterri ici comment, ce canard ?

Le ton était gentiment inquisiteur.

- Un client, tôt ce matin. Il a bu un grand crème, tout en lisant *Le Parisien*. Et puis, il a payé et s'est tiré en laissant ça sur le zinc. Je l'ai rattrapé sur le pas de la porte en lui disant qu'il l'avait oublié. Il a souri et il a dit d'un air entendu : "Ça fera le bonheur d'un habitué". Je suis rentré, le journal à la main. Et c'est là que j'ai aperçu l'inscription en rouge.

- Il était comment, ton rombier ?

- Quarante-quarante-cinq balais, assez grand, filiforme même, brun, cheveux très courts. Fumait des Winston. Je vois rien d'autre...

- Ça me dit rien.

Il ne servait à rien de se creuser la cervelle. Il aurait dû commencer par le commencement. Il ouvrit le journal à la page six. Des faits divers bien saignants. Au moins le type connaissait son péché mignon. Des meurtres. Naturellement perpétrés par des étrangers puisque c'était le fonds de commerce du torchon lepéniste. Rien, qui, à première vue semblât pouvoir l'intéresser particulièrement. Mais, en regardant plus attentivement, il se rendit compte qu'un encadré d'une quinzaine de lignes avait été signalé d'une croix rouge. Le titre posait une question : *"L'étrange mort d'Hervé Dupont"*.

Quel rapport ce Hervé Dupont pouvait avoir avec lui, il n'en savait fichtre rien. Le puzzle restait entier et la lecture de l'article ne lui fut pas d'un grand secours.

"Nos lecteurs se rappellent l'affaire Dupont, ce militant nationaliste condamné à une peine incompressible de dix-huit années de prison à la suite d'attentats dans des cafés maghrébins de Normandie. Minute s'était alors étonné de la sévérité de la peine, compte tenu que ces attentats n'avaient pas fait de victimes graves et que le complice de Dupont, Frédéric Sirinard, convaincu, lui, de deux assassinats, n'avait pas été condamné plus

lourdement. On sait que pendant son procès, Dupont avait à plusieurs reprises parlé de coup monté de la police et nous nous étions fait l'écho d'éléments curieux du dossier. Aujourd'hui, Hervé Dupont ne parlera plus. Il a trouvé la mort dans une bagarre avec un détenu maghrébin à la prison Sainte-Anne d'Avignon, où il était incarcéré depuis six mois. Son comité de soutien normand, dissous après le procès, a fait connaître par une lettre ouverte à laquelle les médias n'ont donné aucune publicité, qu'il estimait que l'on se trouvait en présence d'un meurtre caractérisé."

Restait le numéro de téléphone.

De toute évidence quelqu'un avait voulu lui faire connaître cette histoire. C'était bizarre, parce que ce quelqu'un ne pouvait pas ne pas ignorer sa haine persistante des fascistes de tous poils. Alors ? On s'attendait quand même à ce qu'il téléphone, c'était clair. Donc on connaissait son goût pour les histoires louches, on savait qu'il ne pourrait pas résister.

Eh bien, non. Le mec filiforme attendrait.

En repliant le journal, il fut frappé par une évidence qui ne lui avait pourtant pas sauté aux yeux. L'hebdo était froissé et bien fatigué. Il regarda la date. C'était un numéro paru près de trois mois plus tôt. Une énigme de plus... À moins que... À moins qu'on ne l'ait pas trouvé tout de suite. Et c'était vrai qu'il n'était pas facile à dénicher par les canaux traditionnels. Quand on passe sa vie dans des hôtels, modestes dans les bons jours, carrément craignos dans les périodes plus difficiles, que depuis des lustres on a coupé tout contact avec le fisc, les compagnies des eaux et de l'électricité, et qu'on ne téléphone que de bars et de cabines téléphoniques, on offre moins de prise.

Gabriel releva la tête. Par l'entrebâillement de la petite porte qui donnait sur la cuisine, il aperçut Maria qui virevoltait au milieu des casseroles. Il se leva, traversa la salle sous l'oeil inquisiteur de Gérard et passa sa tête dans la cuisine.

- Salut, camarade. Quand t'en auras marre des pieds de cochon, fais-moi signe, je t'emmènerai manger une paella dans un restau civilisé !

Maria éclata de rire et vint l'embrasser. Le grand échalas dut se pencher pour recevoir son baiser. En passant près de Gérard qui marmonnait, il lui décocha la flèche du Parthe :

- Tu sais qu'un jour tu vas être poursuivi pour publicité mensongère ?

L'autre écarquillait les yeux.

- Le pied de cochon, le vrai je veux dire, ça n'a rien à voir avec ton bled perdu de Sainte-Dégueulasse. Y'a que toi pour croire un truc

pareil. La vérité est pourtant simple, les meilleurs pieds de cochon du monde, c'est dans les Ardennes qu'on les trouve. Oui *Monsieur*, à Sainte-Menehould, très exactement...

Et avant que Gérard ait eu fini de s'étrangler, le Poulpe avait franchi la porte, secoué d'un rire silencieux qui le tenait encore en traversant la rue.

3.

Qu'est-ce qu'il en avait bien à foutre après tout de ce Dupont ? Même en retournant la question sous tous les angles et toutes les coutures, il ne voyait pas très bien ce qu'il venait faire là-dedans. En admettant que ce type ait été en partie victime d'une erreur judiciaire, et même d'une machination, il était clair que c'était un facho pur sucre. Et fallait pas compter sur le Poulpe pour s'apitoyer. Il laissait ça à d'autres. Vu leur prolifération, et pas qu'en France, il abandonnait l'exploration psychologique des Lacombe Lucien à ceux qui s'accommoderaient de les voir au pouvoir un jour. Il avait eu le temps d'évoluer en vingt ans, mais pas là-dessus. Surtout que maintenant les types étaient passés du "j'suis pas raciste, mais..." au "et comment que j'suis raciste et si t'es pas content...".

Pourtant il savait déjà qu'il finirait par téléphoner. Mais avant il fallait qu'il aille à Saint-Denis.

Le métro était bondé ; il avait l'habitude. Il restait un strapontin et il se tassa dans un coin. Il sourit fugitivement. Vingt ans plus tôt, c'était pour obéir à des consignes révolutionnaires sorties tout droit de Little Big Man.

Ne jamais tourner le dos à une porte... Ne pas laisser d'espace découvert derrière soi... À l'époque il n'avait pas réellement conscience du comique de la situation, et maintenant que ces règles avaient pris un sens dans le genre de vie qu'il menait, elles le faisaient quand même sourire.

Il sortit de la poche de sa vieille veste le livre qui ne le quittait jamais. Un petit format relié, dont le cuir était aussi patiné que celui de sa veste. Tonton Émile le lui avait offert pour ses quatorze ans. C'était lui qui l'avait fait relier par ses amis du magasin d'à côté. C'étaient pas des relieurs, tout juste des cordonniers, mais vingt ans plus tard le bouquin était toujours là.

- Tiens, fieu -tonton Emile était picard, j'y connais pas grand-chose en livres, mais celui-là, tu trouveras sûrement pas plus beau.

Et il n'avait pas trouvé plus beau. Il lui arrivait de le délaisser un moment, pour Traven, Conrad ou Stevenson, mais il finissait toujours par lui revenir. Souvent, il se contentait de l'ouvrir à la dernière page et de regarder les mots. Les regarder simplement. Il

n'avait pas besoin de les lire, il y avait si longtemps qu'il les connaissait par coeur.

"...Il y eut un long grondement, et il lui sembla glisser sur une pente interminable. Et, tout au fond, il sombra dans la nuit. Ça, il le sut encore : il avait sombré dans la nuit.

Et au moment même où il le sut, il cessa de le savoir."

La rame ralentit. Machinalement, il regarda le nom de la station : Mairie de Saint-Ouen. Trois autres et il serait à Saint-Denis Basilique.

Il referma le livre, contempla, ému, la tranche un peu décolorée où le doré tenait vaillamment. Jack London. *Martin Eden*.

Il avait pas menti, tonton Émile.

Il surprit tout à coup le regard intéressé de la jeune Noire sur le strapontin en face. Il lui sourit. Elle lui rendit son sourire. Elle était plus que belle. Il n'y avait aucune affectation, aucun piège dans son sourire, juste une communion fugitive. Il se regarda dans la vitre de la voiture. Sa casquette ample, ses boucles qui en dépassaient, son vieux cuir lui donnaient un air de conspirateur républicain de 1848 ou de la Commune. Ainsi y'avait encore des nanas pour trouver pas mal des types qu'étaient ni mannequins ni culturistes ? Faudrait qu'il en touche un mot à Cheryl.

Les stations avaient défilé. Terminus. La jeune Noire descendit devant lui et ils empruntèrent la même sortie. Il eut tout à coup très envie de lui parler, de lui proposer de prendre un verre. Mais, arrivée en haut de l'escalator, elle se fit happer par le flot des passants sans qu'il ait esquissé le moindre geste. Il sembla hésiter, la regarda un instant s'éloigner. Puis, songeur, il partit dans la direction opposée.

On le fit attendre dans le hall. Le bâtiment n'était que verre et métal et il s'amusa de l'agitation extérieure. D'habitude, il ne rencontrait Gilles que dans des cafés, mais aujourd'hui ça n'avait pas été possible. Le journaliste partait pour l'ex-Yougoslavie, n'avait pas le temps de soigner les susceptibilités du Poulpe. Ils s'étaient connus à Assas, où Gilles faisait alors des études de droit. Il était déjà coco, mais ils avaient sympathisé malgré Cronstadt, Makhno et la Guerre d'Espagne. Depuis, la guerre du Golfe avait ressoudé une amitié qui avait pu survivre à une dizaine d'années sans rencontre. Gabriel contemplait les portraits de Cachin et Vaillant-Couturier quand Gilles arriva. Il l'entraîna à sa suite et ils montèrent au deuxième dans le petit bureau du journaliste. Grand, brun, mince, visage ferme, celui-ci débarrassa un fauteuil de dactylo des dossiers qui l'encombraient et alla ouvrir un réfrigérateur de poche.

- Adelscott ou Leffe ?

- Leffe. L'Adel est trop sucrée pour moi à cette heure-ci.
- Pas de verre, bien sûr...

Gabriel hochait la tête pour toute réponse. Pourtant, ça lui arrivait quand même de boire la bière dans un verre, dans les cafés ou quand il avait envie de la savourer autant avec les yeux qu'avec la bouche.

- Tu m'excuses, mais je pars dans une demi-heure.
- La Yougoslavie, tu m'as dit ?
- Ouais. Un truc foireux en rapport avec l'affaire Limonov[2].

De toute évidence, il n'avait pas envie d'en dire plus. Gabriel comprenait très bien.

- Bon, suite à ton coup de fil, j'ai exhumé nos dossiers. C'est Châtain qui avait suivi ça. Il m'a rafraîchi la mémoire. Ton Dupont a été condamné à dix-huit ans de prison pour avoir placé des bombes dans des cafés maghrébins à Dieppe et au Havre. Il appartenait alors, selon le témoignage d'un de ses complices, à un groupe terroriste appelé La Main Noire. Les attentats étaient signés de cette appellation et d'un slogan lapidaire : "Israël Vaincra !". Au moment des faits, il était sans profession ni domicile fixe. Il a été dénoncé par le complice dont je te parlais tout à l'heure. L'enquête a mis en évidence ses liens avec l'ultra-droite. Successivement membre du Front National, puis de la FANE[3] avant dissolution, enfin du PNFE[4]. Il n'a jamais nié avoir placé des bombes, regrettant simplement qu'elles n'aient fait que des blessés légers, mais au procès il a prétendu avoir travaillé pour les services secrets à plusieurs reprises, au cours des années précédentes. En plus, d'après Châtain, y'avait pas mal de trucs bizarres. L'autre accusé n'a pas pris plus lourd alors qu'il avait descendu trois personnes, et il est apparu que Dupont avait été condamné une première fois pour détention d'un arsenal incroyable. Le plus curieux dans l'affaire, c'est que lorsque Châtain est allé sur place pour interviewer des victimes, personne n'a voulu lui dire un mot. Comme si les types, un cafetier tunisien et un de ses clients, avaient subi des pressions. À l'heure actuelle, Dupont est mort et l'affaire avec lui. Officiellement, une bagarre dans les douches. Il avait une lame, a voulu s'en prendre à un Maghrébin. Selon les gardiens y'a eu mêlée et le temps qu'on les sépare il s'était empalé sur sa propre lame...

- Des témoignages fiables ?

- Va savoir. Un gardien et deux détenus, maghrébins. A priori les matons donnent pas raison aux Maghrébins, alors... J'oubliais. Un truc qui peut t'intéresser. Dupont avait réclamé le soutien d'Amnesty International comme "prisonnier de guerre"... Si, si, je blague pas. Naturellement, dès qu'ils ont compris qui était le gus, ils ont lâché. Tu peux peut-être contacter le comité d'Avignon. Et puis, surtout, Dupont recevait les visites d'une visiteuse de prison. Châtain a pu avoir ses

coordonnées.

Le journaliste tendit un Post-it à Gabriel qui l'enfourna prestement dans la poche de sa chemise.

- Tu vas le perdre !

- T'inquiète pas pour ça.

Le Poulpe termina sa bière.

- Dès que tu rentres, tu m'appelles, t'auras la primeur de ce que j'aurai trouvé... si je trouve quelque chose.

- Je te raccompagne pas, tu connais le chemin maintenant.

Tierra y Libertad...

- Tierra y Libertad...

Le Poulpe ne put s'empêcher de sourire. Si les Stals en étaient là, tout n'était peut-être pas si sombre...

4.

Les infos de Gilles c'était déjà quelque chose, mais ça ne lui en disait pas plus long sur son implication dans l'affaire. Il s'arrêta à une cabine téléphonique, composa le numéro de la Sainte-Scolasse. Il reconnut la voix de Gérard. Y'avait pas à se tromper, c'était lui ou Maria qui décrochait, jamais Vlad, l'aide-cuisinier roumain qui ne sortait de sa cuisine que pour réintégrer une petite chambre de bonne en haut de l'immeuble, enfermé entre deux caisses de livres. Il ne résista pas.

- Monsieur Gérard ?

- C'est lui-même. Qui le demande ?

- Un ami... Je voulais vous avertir. L'Hygiène a appris que vous utilisiez du cochon asiatique d'importation illégale pour vos...

Ça avait raccroché sec. Gérard devait être furax. Il réinséra la carte, appuya sur le bis.

- Gérard, c'est Gabriel...

- Ça t'amuse encore des gamineries pareilles ? Ça n'aurait servi à rien de nier.

- Non, sérieusement, pas eu de coup de fil pour moi ?

- Si, le type de ce matin. J'ai reconnu sa voix. Il t'attend à dix-neuf heures aux Canons de la Nation. Il a dit que si tu venais pas, tu laissais passer un coup intéressant.

- C'est tout ?

- Oui. Bon, c'est pas tout ça, j'travail, moi.

Il avait raccroché. L'était encore vexé, par la discussion du matin. Le Poulpe rigolait tout seul. Demain, ils se rabibocheraient. Gérard était un type réglo, et on pouvait compter sur lui et sur Maria.

Il regarda sa montre. Il fallait faire vinaigre s'il voulait être à l'heure. Il y avait au moins vingt-trois ou vingt-quatre stations pour Nation. Il hâta le pas, attentif au mouvement de la rue. Qui sait, il allait peut-être retrouver la jolie Noire dans le métro.

Quand il descendit à Nation, il avait dix minutes de retard et il n'avait pas revu la silhouette espérée. Ça valait mieux, pensa-t-il. Il tenait à Cheryl, mais entre eux il y avait des règles non écrites et il savait bien qu'il n'était pas seul dans la vie de la coiffeuse. Il s'engouffra dans le café. Comment il allait le reconnaître ce type ? Par

un numéro du *Monde* ou de *Libé* sous le bras ? Y'avait que ça des types avec *Libé* ou *Le Monde*. Il trimbala sa grande carcasse à travers la salle enfumée. Et tout à coup, il crut reconnaître le type brun et longiligne qui s'était levé à une petite table contre la vitrine et qui le regardait d'une façon qui n'autorisait aucun doute. Il s'avança entre les tables, faillit faire tomber une bière sur un gominé qui s'offusquait déjà, refusa de céder à une forte envie de renverser la chope pour de bon.

- Asseyez-vous, monsieur Lecouvreur. Décidément, l'autre le connaissait bien. Ils étaient pourtant peu nombreux ceux qui l'appelaient par son nom. En général, c'était Gabriel, ou le Poulpe, ou un des noms bidons dont il se servait lors de ses enquêtes.

- Vous me connaissez ?

Fil de fer sourit.

- Je vous dois beaucoup.

C'était le sphinx, ce gars ou quoi ? Gabriel détestait jouer au chat et à la souris quand c'était lui qui tenait le rôle de la souris.

- Si ça vous dérange pas, je suis pressé et j'ai pas le goût des conversations mondaines.

- Ne vous impatientez pas, monsieur Lecouvreur. Je me présente, Max Galiéni.

Le nom avait réveillé les souvenirs de Gabriel et cela devait se lire sur son visage.

- Je vois que vous vous rappelez de moi.

Max Galiéni. 20 avril 79. Bien sûr Gabriel ne savait pas son nom quand il avait empoigné le type devant la librairie du Trident. Il l'avait appris plus tard, de la bouche du juge. Max Galiéni, sa victime. Devenu le PDG de Radio-Sixties, la radio des nostalgiques de tous poils, des Chaussettes Noires du twist et du houla-hop. Sauf que tous ces connards avaient oublié que c'étaient aussi les années où de jeunes Français allaient crever en crapahutant dans les djebels. Sans compter le million d'Algériens liquidés. Gabriel l'avait vu une fois ou deux à la télé, sans jamais faire le rapport.

- Monsieur Lecouvreur, je ne vous ferai pas perdre votre temps. Vous prenez quelque chose ?

- Une Leffe.

Galiéni commanda d'un geste grand seigneur. Le mec lui était antipathique, mais à présent qu'il était là, autant entendre ce qu'il avait à dire.

- D'abord, je tiens à expliquer pourquoi je vous ai dit que je vous devais beaucoup.

Galiéni souriait. Ça lui donnait un air plus humain. Attention, Gabriel, on ne devient pas PDG de Radio-Sixties si on est humain.

- Après notre rencontre du 20 avril 79, je me suis retrouvé à l'hôpital et j'ai pris conscience que je me fourvoyais complètement.

C'est aussi à ce moment que j'ai décidé d'assumer une homosexualité que je cachais soigneusement. J'ai basculé complètement, militant dans un petit groupe homosexuel qui avait quitté quelques années plus tôt le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire. Le reste ne présente aucun intérêt pour vous. Sachez seulement que j'ai pu plus tard aider un garçon que j'ai beaucoup aimé à lâcher *Gaie France*...

Galiéni s'était interrompu.

- Je me rends compte que je suis long, que je suppose connues de vous des choses et des organisations... *Gaie France* est un magazine -et un groupe- néo-nazi gay dirigé par Michel Caignet, ancien des Groupes Nationalistes Révolutionnaires, puis de la FANE. Un groupe qui publie des revues gaies et pédophiles en France, au Portugal et dans les ex-pays socialistes. Ils sont proches du Nouvel Ordre Européen dirigé par un ancien SS suisse, Gaston-Armand Amaudruz et financé par le fameux banquier de même nationalité, ami de Vergés et exécuteur testamentaire de Joseph Goebbels, François Genoud... Vous me suivez ?

Il s'interrompt pour commander à nouveau. Gabriel s'était toujours intéressé à l'extrême droite, mais là, il était vraiment en *terra incognito*. Il hocha la tête et l'autre poursuivit.

- Ça a été très dur pour tirer Alain, mon ami s'appelait Alain, de là et quand enfin j'y suis arrivé, c'a été pour le voir crever peu à peu de ce que vous savez.

Le PDG avait disparu. Il ne restait plus qu'un type de quarante-cinq ans qui a perdu ce à quoi il tient le plus. Gabriel en oubliait ses préventions. Galiéni ne jouait pas la comédie.

- Je comprends bien, mais je n'arrive pas à voir ce que je viens faire dans cette histoire ?

- J'y arrive... Avant de mourir, Alain m'a fait des confidences et m'a demandé de m'occuper de son demi-frère dont il ne m'avait jamais parlé. C'est ainsi que j'ai appris qu'il avait quatre frères et soeurs issus du remariage de son père après le décès de sa mère.

Gabriel n'avait rien dit, mais Galiéni fit un mouvement de bras comme pour devancer une objection.

- J'ai conscience que tout cela fait très mélo ou roman-photo, mais je tiendrai parole.

- Et le demi-frère, c'est Hervé Dupont ?

- Vous avez compris. Et pourquoi m'adresser à vous ? Je n'ai aucune confiance dans les détectives privés, je ne veux pas m'adresser à des journalistes enquêteurs d'extrême droite, ces gens-là me font horreur et j'ai entendu parler de vous à plusieurs reprises... Ne me demandez pas par qui, je ne vous le dirai pas. Je sais que vous détestez les fascistes, mais cette affaire Dupont n'est pas claire et Alain pensait que des gens haut placés avaient délibérément laissé son frère

poser les bombes au lieu de l'en empêcher. Pourquoi ? Comment ? Ça, c'est à vous de le découvrir, si toutefois, vous acceptez. Je comprendrai très bien votre refus, mais j'ai besoin de vous et votre prix sera le mien.

Ce fut au tour de Gabriel de l'interrompre.

- Je vais réfléchir. On peut vous joindre au numéro que vous avez inscrit sur *Minute* ?

- C'est mon numéro personnel, mais vous pouvez m'appeler aussi à Radio-Sixties... Et si vous acceptez, vous trouverez un soutien logistique dans toutes nos stations locales.

Gabriel se leva.

- Je vous dépose ?

- Non, je suis un piéton de Paris... Je vous appelle pour vous faire part de ma décision.

Quand il ressortit du café, il se demanda pourquoi il ne lui avait pas dit qu'elle était déjà prise.

5.

Gabriel n'aimait pas beaucoup les autoroutes mais il y a des fois où l'on n'a ni le temps ni la santé de se taper nationales et départementales. Surtout quand on ne connaît pas bien le coin.

Après avoir quitté le PDG de Radio-Sixties, il s'était rendu rue Popincourt. Cheryl n'avait pas mis longtemps à comprendre. Je lis en toi comme dans un livre ouvert, elle avait dit, l'air plein de reproches. Il avait essayé de la prendre dans ses bras et de lui mordiller la nuque, traitement auquel elle avait beaucoup de mal à résister, mais elle s'était dégagee, furieuse.

- Alors, à peine rentré, tu repars déjà, c'est ça ?

C'était ça. Il avait fait le dos rond, attendant que l'orage passe, mais rien n'y avait fait. Il lui avait juré, craché que cette fois, ça ne durerait pas longtemps, un simple aller-retour dans le Midi, un truc sans danger et qui lui permettrait de réaliser enfin son rêve, acheter le moteur M-25 B, 775 CV, quasiment neuf, qu'un agriculteur meusien avait récupéré presque cinquante ans plus tôt, sur un zinc venu mystérieusement s'abattre dans le petit village de Rambucourt-Bouconville. Le pilote était mort et le mystère était resté entier. Ce qui était sûr, c'est qu'il s'agissait d'un Russe, ce que confirmait le "Za Stalina !" en caractères cyrilliques qui ornait le flanc gauche de l'appareil.

Cheryl était restée sourde à ses appels et pour la première fois depuis longtemps, il s'était montré franchement désagréable. Assis sur le lit d'un blanc immaculé, il avait promené ostensiblement un regard méprisant sur les murs roses de la grande chambre, sur les dizaines de peluches qui tenaient lieu de mobilier, sur les grandes affiches où trônaient Elsa Martinelli, Marilyn et Michèle Pfeiffer. Et puis, il avait laissé échapper un long soupir. Il s'était levé, avait ramassé quelques affaires. Elle était allongée sur le lit, désirable, comme toujours, peut-être plus encore, et il avait diffusé son venin.

- Le portrait en pied de Barbara Cartland, c'est la seule chose qui manque à ce boudoir !

Il était bien avancé maintenant. Il regrettait déjà. Il l'appellerait demain à l'appartement. Le salon fermait pour le 11 novembre.

Il avait bien roulé et il approchait de Dijon. Il pousserait jusqu'à Lyon et y dormirait. Il voulait arriver tôt dans le Vaucluse. La nana visiteuse de prison ne s'attendrait pas à sa visite et il préférerait l'effet de surprise. Un coup de fil au numéro que lui avait fourni Gilles l'avait assuré qu'elle était bien au nid.

Le moteur ronflait parfaitement. Pedro ne s'était pas moqué de lui. Il lui devait une fière chandelle. Depuis quelque temps, il devenait impossible de louer une bagnole sans carte bleue. Et pour avoir une carte bleue, à moins d'en fabriquer soi-même, il fallait d'abord une carte d'identité et une domiciliation et des factures d'EDF et un compte alimenté. Et Gabriel n'avait rien de tout ça. Sauf, bien sûr, une fausse carte d'identité, et quand il en avait besoin, des cartes variées qui faisaient de lui un journaliste de *Libé*, un chercheur du CNRS, un professeur d'histoire ou un clerc de notaire. Pedro avait résolu le problème. Il avait acheté en liquide une R5 accidentée, grise, comme la sienne, métallisée comme la sienne, même année, mêmes caractéristiques. Il l'avait payée sans barguigner et emmenée avant que les papiers fussent revenus de la préfecture. Quand le vendeur avait reçu la visite de deux gendarmes qui voulaient savoir qui était ce monsieur Albert Capon inconnu au 7, résidence du Buisson à Champigny, où il était censé habiter, Pedro était déjà loin et il en rigolait encore. La R5 avait été complètement refaite avec des pièces et un moteur achetés à la casse, en liquide naturellement. Et elle tirait, fallait voir. Il l'avait dotée d'une double immatriculation.

Officiellement, elle portait les mêmes plaques que la sienne et en cas de simple contrôle de vitesse ou d'alcootest, Gabriel pouvait, muni des papiers de la vraie, expliquer qu'elle lui avait été prêtée. Mais dans les moments plus délicats, il n'avait qu'à appuyer sur un bouton et les autres plaques venaient se substituer aux premières. Ça ressemblait à du James Bond, mais Pedro avait piqué l'idée et la méthode à un vieux film italien dont tous deux raffolaient. *Le Pigeon*. Gabriel avait fait des essais dans l'immense hangar où Pedro bricolait pour éviter la mésaventure des compères dans le film, lorsqu'une des plaques se coince à mi-chemin juste au passage des carabiniers.

Il passa Lyon et sortit à la hauteur de Feyzin. Il avait réservé par Minitel une chambre au Formule 1 qui longeait la route, savait le numéro de code qui permettait de rentrer dans l'hôtel après vingt-deux heures. Il avait donné le numéro de carte bancaire de Cheryl, et laissé sur la coiffeuse avant de sortir de la chambre, les cent soixante-huit francs en liquide qui correspondaient au prix de la chambre avec petit-déjeuner.

Gabriel se surprit à jurer. Il détestait le terme de petit-déjeuner, un truc pour snobs, qui l'exaspérait. Ses tendances libertaires, son goût de l'argot s'accompagnaient parfois d'une sorte de purisme qui avait

cessé de l'étonner depuis longtemps. Il avait banni "petit-déjeuner" de son vocabulaire. Lui, le matin, il déjeunait tout court. Et pas parce que la quantité y était, mais comme il se tuait à le répéter à la Sainte-Scolasse aux clients éberlués : "dé-jeuner", ça veut dire cesser de jeûner, et moi, j'suis normal, c'est le matin en me levant, que je cesse de jeûner.

Il était tard, mais il alla prendre une douche, dénouant sa fatigue sous le jet brûlant, avant de se coucher, télé allumée, son au minimum. Il n'y avait pas de commande et il dut se lever plusieurs fois pour changer de chaîne. Il n'avait pas envie de se farcir PPDA, qui présentait pas moins de quatre livres du siècle parus le même mois chez le même éditeur, ni Tina Kieffer qui avait fini par croire réellement à son talent et à son indépendance. Même en noir et blanc et en version originale, le lumineux sourire de Burt Lancaster lui fit préférer Vera-Cruz. Et puis il s'endormit, ne se réveillant que beaucoup plus tard, au beau milieu de la nuit, en proie à un sentiment étrange. Il alla à la fenêtre, releva le store qui servait de volet et ouvrit. La R5 était toujours là, mais, dans l'obscurité, il crut voir une ombre bouger. Il enfila prestement son pantalon, mit ses chaussures sans prendre le temps d'en nouer les lacets, glissa la main dans la botte caoutchouc posée près du lit, saisit le Beretta que lui avait fourgué Pedro et se précipita dans le couloir. Il chercha une sortie un peu moins éclairée que celle de l'entrée, n'en trouva pas. Quand il se retrouva dehors, il contourna le bâtiment pour arriver par derrière. Le type accroupi près du réservoir ne l'avait pas entendu approcher. Une sorte de poinçon dans sa main droite gantée, il essayait de forcer le bouchon. Gabriel n'hésita pas. Le coup de pied au cul ressemblait plus à une transformation d'essai pendant le tournoi des Cinq Nations. On entendit un bruit métallique, le front du type venait de rencontrer brutalement la tôle du réservoir, et le siphonneur s'écroula comme une masse. Au moment où il se baissait pour relever la chiffre, Gabriel perçut le léger craquement d'une semelle trop neuve. Il se retourna trop tard. La matraque lui meurtrissait déjà le cuir chevelu. Avant de tomber dans les pommes, il eut le temps de se poser deux questions.

Même s'il ne faisait pas trop froid pour une nuit de novembre, la fraîcheur de la nuit sur ses épaules et son torse nus ne tarda pas à le réveiller.

Il rampa jusqu'à la voiture, s'agrippa à une poignée pour s'aider à se remettre sur pied. Autour, tout était calme, personne n'avait rien entendu. Il réussit à couvrir les quarante mètres qui menaient à l'entrée, tapa le code, qu'il avait facilement retenu, et remonta

péniblement à sa chambre. Le petit miroir au-dessus de la table de toilette lui permit d'apercevoir, au prix de douloureuses contorsions et en écartant ses boucles poisseuses de sang, une zébrure violacée. Il la tapota doucement avec un gant mouillé d'eau bien froide, le rinça, le trempa à nouveau avant de le poser en équilibre instable sur sa nuque. Il s'allongea sur le lit et resta sans bouger quelques minutes. Ça l'élançait pas mal, mais c'était supportable. Il avait connu pire. C'est alors que se posa la troisième question.

Il n'arriverait plus à se rendormir, c'était certain. Autant quitter les lieux. Il prit une nouvelle douche, se lava les cheveux avec précaution, démêlant les mèches collées par le sang. Il n'avait pas d'alcool et il braqua son flacon d'eau de toilette sur sa nuque, appuyant à petits coups sur le pressoir et s'interrompant quand ça piquait trop. Puis il jeta un nouveau coup d'oeil à la plaie. Ça n'était pas vraiment méchant, mais il avait besoin d'aspirine le plus vite possible.

Il en trouva à Vienne, dans un routier où on lui servit deux grands crèmes avec des croissants tout frais qui le réconcilièrent provisoirement avec l'existence.

Alors, il se répéta une nouvelle fois les trois questions qui ne le quittaient plus.

Comment siphonner un réservoir sans tuyau ad hoc ? Pourquoi choisir un réservoir fermé à clef de R5, capacité maximale 38 litres, quand on trouve à côté une R25, une Opel Astra et une Ford Mondeo ? Se livre-t-on encore à ce genre d'activités quand on a la cinquantaine et qu'on ressemble à un flic ?

La conclusion prit la forme d'une dernière question : qui pouvait bien savoir qu'il était là et avoir une raison de lui en vouloir ?

Quand il quitta le routier, il n'avait aucune réponse à ses questions. Seulement une certitude : on ne voulait pas lui piquer de l'essence.

Il était trop tôt pour se rendre chez Janine Lorcet, c'était le nom de la visiteuse de prison, et il fit un petit détour par Vaison-la-Romaine. Il n'y avait personne dans les rues, matin de 11 novembre oblige. Il faudrait attendre encore quelques heures pour que la procession s'en allant commémorer une des plus grandes boucheries de l'histoire, qui en était pourtant fertile, s'ébranle dans les petites rues de la ville. Il n'y était jamais venu. Vaison lui plut. La ville ancienne en tout cas, qu'il découvrit à pied et déserte. Puis il longea la rivière. On avait élargi les berges, les bulldozers avaient rendu à la vallée un aspect plus engageant mais, expertises obligent, il restait encore ici et

là les témoignages dévastés d'une politique aberrante d'occupation des sols. Un camping ravagé, des maisons en ruines. Les charognards, les nécrophages avaient disparu pour d'autres catastrophes tout aussi naturelles qui épaissiraient leurs albums de photos de vacances. Il traversa le pont romain, puis descendit la rue pour le contempler d'un peu plus loin. Lui seul avait tenu. En bas, la rivière charriait une eau métallique qui ne devait pas avoir plus d'un mètre de profondeur. Il ferma les yeux, revit les images cent fois diffusées, la caravane heurtant le tablier du pont, à dix-huit mètres au-dessus du fond.

La pharmacie sur la petite place tout près était ouverte. Il y fit une razzia d'Effergal.

Le panneau, à l'entrée du village, indiquait "Sablet-Village du Livre", avec une date : 21 juillet. En voilà au moins qui s'y prenaient à l'avance. Il n'eut aucun mal à trouver la maison de la visiteuse de prison. Mais personne ne répondit à ses coups de sonnette. La fille dormait peut-être encore. Après tout, il n'était que neuf heures et c'était jour férié.

À tout hasard, il s'arrêta à une cabine, composa le numéro. À la troisième sonnerie, le répondeur se mit en marche.

"Vous êtes bien chez Janine Lorcet. Je suis à Carpentras à la manifestation du Sursaut. Laissez un message ou appelez après dix-sept heures."

Merde. C'était bien sa veine. Une nana qui participait à une manif, un 11 novembre ! Pourtant, il n'avait guère le choix. Attendre à Sablet, deux cafés, huit cents habitants en comptant les chiens errants, ou tenter sa chance à Carpentras. Un coup d'oeil sur la carte lui indiqua qu'il n'avait guère que vingt-cinq kilomètres pour la capitale du Comtat. Il se demandait bien ce que pouvait être cette manifestation du Sursaut quand *France-Info* se chargea de le renseigner.

11 novembre 1995. Jean-Marie Le Pen arrivait à Carpentras pour y exiger, à la tête de tout l'état-major du FN, de deux trains spéciaux et de cent quatre-vingts cars spécialement affrétés, "excuses et réparation". Alors, le Sursaut, on n'en parlait pas, mais de toute évidence, ça devait être des opposants à l'héritier des cimenteries Lambert.

Gabriel entra dans Carpentras, laissa sur sa droite l'Idéal Bar et quelques magasins décrépis et surchargés d'affichettes notariales. Il se proposait de demander où se trouvait la manifestation, quand un attroupement considérable lui fit comprendre qu'il était arrivé. Des policiers détournaient la circulation un peu plus loin et il préféra garer

son véhicule entre deux platanes devant un édifice qu'un panneau bordé de bleu blanc rouge présentait comme la Maison des Associations patriotiques.

Il verrouilla soigneusement les portes de la R5, non par sécurité, mais avec le Beretta planqué dans la botte, c'était tout de même plus prudent. Un vent violent soufflait sur Carpentras, mais la pluie annoncée à la radio se faisait attendre. Il se nicha dans une porte cochère pour fermer sa veste et relever son col avant de se diriger vers la foule qui s'agglutinait sur le boulevard et un parking en contrebas. Il y avait du monde, beaucoup de monde et un flot ininterrompu s'écoulait du centre de la ville en passant sous un monument, la porte d'Orange. L'affluence était telle qu'il se demanda un instant s'il n'avait pas déboulé au beau milieu de la manifestation lepéniste. Les slogans qui montaient du parking se chargèrent de le détromper. Quand il eut réussi à se frayer un chemin entre les groupes qui se formaient pour défiler, il se retrouva le long du mur au-dessus du parking Fenouil et le découragement lui tomba dessus. De sa jeunesse militante, il avait gardé une capacité certaine à évaluer les foules. Le parking était noir de monde. Avec les gens qui arrivaient encore et ceux qui s'ébranlaient déjà en dessous, il évalua les manifestants à trois ou quatre mille. Comment retrouver cette Janine Lorcet au milieu d'un tel fouillis !

Il descendit les escaliers, refusa la brochure que lui tendait une jeune fille blonde dont les joues roses révélaient au feutre noir qu'elle disait "Non à Le Pen". Puis, il se ravisa, revint vers elle.

- Combien ?

- Dix francs.

Il récupéra sa monnaie, lui tendit le double et empocha *Ras L'Front*. Puis il lui décocha son sourire le plus amical.

- Vous savez où je peux trouver Janine Lorcet ?

La fille n'hésita pas une seconde.

- Les représentants d'organisations sont devant, sous la banderole du Sursaut.

Un coup de bol.

Il mit un bon quart d'heure pour traverser le parking et remonter jusqu'en tête du cortège qui s'était mis en marche, sérieusement quadrillé par un service d'ordre muni d'un surprenant bandeau mauve et d'un badge de carton blanc sur lequel se détachaient deux mots : "le Sursaut".

Il y avait longtemps que Gabriel ne s'était pas retrouvé dans une manif. Et celle-là le surprenait. En remontant le cortège, il avait découvert des dizaines de banderoles, de calicots, de pancartes individuelles. Le PC, la Ligue des Droits de L'Homme, Les Verts, la CGT, le PS, mais aussi des groupes dont il ignorait jusqu'à l'existence.

L'Union rationaliste côtoyait Informelle, Groupe Lesbien de Vaucluse, et la Grande Loge Universelle Mixte le SCALP. Et tout ce monde semblait vivre en bonne intelligence. Personne ne paraissait tirer la couverture à soi. Entre le gros de la manif et la première ligne de participants, on avait laissé un trou d'une dizaine de mètres. Il accéléra le pas. Deux membres du SO, dont une femme, se portèrent à sa rencontre.

- Reculez, s'il vous plaît, la première ligne est réservée aux représentants du Sursaut.

Gabriel fouilla dans une poche intérieure.

- Je suis journaliste. Antoine Rigal, du *Courrier Picard*, je dois faire des interviews.

La femme le regarda avec insistance.

- Sans magnéto ?

- Pas besoin. Vous savez, on est encore quelques-uns à savoir prendre des notes.

Elle sourit. Il en profita.

- Janine Lorcet, c'est laquelle ?

D'où ils se trouvaient, on ne voyait que le dos des marcheurs, mais elle n'hésita pas.

- Quatrième à partir de la gauche.

Il remercia et combla le trou.

Sous la banderole "Fascisme, Racisme : plus jamais ça !", une quinzaine de manifestants, hommes et femmes mélangés, tous porteurs du badge le Sursaut et de celui de leur organisation, avançaient lentement en scandant avec énergie "F comme fasciste, N comme nazi ! À bas le Front National !". Pour un peu, Gabriel s'y serait mis. Mais il n'était pas là pour ça. Il se trouvait à présent à côté de Janine Lorcet. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, souriante, plutôt bon genre. Rien de la pétroleuse. Il lui fallut répéter quatre fois "s'il vous plaît..." avant qu'elle entende.

- C'est à moi que vous parlez ?

- Oui, je suis journaliste au *Courrier Picard* et j'aurais voulu vous poser quelques questions.

Ça ne paraissait pas incongru. Des caméras et des micros se tendaient sans cesse devant les deux hommes au centre de la ligne. Sans doute les responsables.

Janine Lorcet se dégagea et laissa les autres la devancer d'un ou deux mètres.

Gabriel fut tout à coup pris d'un scrupule. Ces gens-là lui plaisaient. Il s'en tint à une demi-vérité.

- À vrai dire, je suis bien journaliste, mais ce n'est pas au sujet de cette manifestation que je suis venu vous trouver.

- Ah bon ? Et pourquoi alors...

- Eh bien, j'enquête sur une affaire bizarre et on m'a dit que vous pourriez sans doute éclairer un peu ma lanterne...

Elle restait muette, mais manifestement très attentive. Il s'enhardit.

- L'affaire Hervé Dupont. J'ai appris que vous le connaissiez bien...

- Comme vous y allez... On ne connaît jamais bien un type de ce genre. À moins peut-être d'avoir eu, un moment, le même parcours...

Le train s'était accéléré, Les slogans résonnaient beaucoup plus fort maintenant que le cortège remontait le boulevard Albin Durant. "Première, seconde, troisième génération : nous sommes tous des enfants d'immigrés !". Gabriel s'étonnait. La foule reprenait en chœur, comme si de tels mots d'ordre ne posaient aucun problème. Janine Lorcet le prit par le bras.

- Écoutez, je veux bien vous parler de Dupont, mais là, vous me gênez ma manif. Il y a un mois qu'on se bat pour montrer que Carpentras n'appartient pas à Le Pen. Ça a été très dur, mais on a réussi. Après la manifestation, je vous dirai ce que je sais, d'accord ?

Gabriel n'avait guère le choix. Il n'était plus à deux heures près.

- À la dislocation, retrouvez-moi au Rich Bar...

Elle avait dû lire quelque appréhension dans ses yeux car avant de reprendre sa place, elle se retourna.

- Ne craignez rien, j'y serai.

Gabriel se laissa happer par la foule, se surprenant même à reprendre les slogans. Il se laissait dériver, en proie à un vague bonheur. Il y avait là beaucoup de jeunes et même de très jeunes, joyeux et combatifs. Avant de tourner vers le centre de Carpentras, une rumeur remonta la foule et des dizaines de ces jeunes, vite canalisés par le SO, essayèrent de se porter à l'avant. On signalait des provocations. Il remonta très vite, fébrile. Le long de la place du 25 août 44, un cordon de la DPS de Le Pen avait pris position, types baraqués en blazer et cravate, coupe brosse ou parachutiste. Avec eux des skinheads. Les slogans reprirent de plus belle : "Le Pen c'est la gangrène, Carpentras n'en veut pas". Puis une voix puissante lança une variation où il était question de la Fée électricité. La DPS frémissait, mais ne bronchait pas. Au moment où la tête du cortège s'arrêtait pour déposer une gerbe au pied de la stèle des Maquis du Ventoux, des skins s'avancèrent, hurlant des obscénités. Le plus grand d'entre eux écarta un pan de sa veste, laissant voir aux passants le poignard et les étoiles de ninja passés à la ceinture. Du SO avait jailli un gars petit mais râblé. Un poing s'écrasa sur le nez du skin. De la foule, des types en civil s'extirpèrent, encadrèrent le rasé. Des flics, pensa Gabriel en les regardant emmener le provocateur. Le cortège avait emprunté une

rue étroite. Il ne tarda pas à déboucher sur une grande place. Des gens disposaient une sono de fortune, un des manifestants se jucha sur une fontaine. Gabriel soupira. Il allait devoir se taper une dizaine d'interventions, inaudibles vraisemblablement, en langue de bois assurément.

Il n'y en eut qu'une, unitaire, relativement courte, et plutôt déconcertante. Puis on appela à la dislocation. Il chercha des yeux Janine Lorcet, mais la foule était trop compacte. À contre-courant, il fendit les rangs serrés des manifestants pour gagner le Rich Bar qu'il avait remarqué à l'aller.

Le bar était plein et il eut du mal à trouver une chaise.

Heureusement, le Vaucluse n'était pas le département français préféré des Belges pour rien. La carte n'offrait pas moins de quinze variétés de bières différentes et il jugea qu'une Orval ne serait pas contre-indiquée pour les élancements qui le taraudaient encore.

Janine Lorcet arriva trois chopes plus tard. Le bar s'était peu à peu vidé et ils purent s'installer près de la vitrine.

Le temps tournait à l'ouragan.

- Si seulement ça pouvait continuer, qu'ils se fassent tremper et qu'un ou deux platanes s'abattent sur eux !

Décidément, il la trouvait de plus en plus sympathique.

Elle commanda un café et un citron pressé. Il la laissait faire, sachant pertinemment qu'on ne gagne jamais de temps à précipiter les gens.

- Alors, Hervé Dupont... Qu'est-ce que vous savez au juste sur lui ?

Il lui sortit tout ce que Gilles et Galiéni lui avaient appris.

- En gros, je n'en sais pas plus, avoua-t-elle.

- Oui, mais vous, vous l'avez côtoyé ?

- Pas très longtemps... Vous savez, il n'est resté que six mois à Sainte-Anne. Et je ne l'ai visité qu'au bout de trois. C'était un type très curieux. Vous êtes au courant qu'il s'était adressé à Amnesty ? Et ils sont allés le voir. Il s'est présenté comme "prisonnier de guerre". Selon lui, la guerre des races avait commencé. Il était victime de la "juiftice", des "judes" d'instruction, et considérait que le pouvoir était aux mains de ZOG... Zionist Occupation Government. D'ailleurs, j'ai encore chez moi les articles qu'il publiait dans diverses revues confidentielles de l'ultra-droite. Certains consacrés à son propre cas, d'autres à la défense d'activistes étrangers emprisonnés, ou à la propagation de thèses négationnistes. Je me rappelle en particulier un article intitulé "À Treblinka, on n'a gazé que des poux...".

- Mais cela ne lui valait pas de poursuites ?

- Ça dépend. Parfois, c'était le directeur de la revue qui était poursuivi, dans d'autres cas, il s'agissait de revues non vendues dans

les kiosques, mais expédiées sous enveloppes comme un courrier privé.

- Vous avez le nom de ces revues ?

- Il écrivait surtout pour Révision, un truc publié par un ancien gauchiste et qui a été interdit, ou dans L'Empire invisible, le bulletin du Ku Klux Klan français.

-Le KKK, je rêve !

- Hé non ! Là il a publié sept ou huit articles avant que la revue s'arrête avec l'arrestation de son directeur puis sa fuite en Grèce...

Vous savez, quand j'allais le voir, ce qui m'a frappée, c'est que Dupont restait toujours très calme, très froid. Il ne se plaignait jamais, considérait que c'était la guerre, qu'il était un soldat. Simplement, il y avait quelque chose qui revenait toujours dans son discours. Il se reprochait de "s'être fait avoir comme un bleu". Il m'a dit à plusieurs reprises : "Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir tué personne avec ma bombe". Et il ajoutait en souriant, avec un petit sourire énigmatique : "Mais c'est vrai que c'était pas réellement "ma" bombe".

- Vous n'avez pas essayé de savoir ce qu'il voulait dire par là ?

- Non, je le considérais un peu comme un mythomane. Ce qui m'intéressait, moi, c'était de comprendre comment on peut accumuler tant de haine et essayer, dans la mesure de mes moyens, de l'aider à prendre conscience et de le faire évoluer.

- Vous savez s'il avait d'autres contacts ?

- Oui, un comité de soutien basé au Havre, j'ai l'adresse mais je ne la connais pas par coeur. Il faudrait que vous passiez chez moi. Je pourrais vous montrer le genre de revues dans lesquelles il écrivait...

Elle s'était interrompue et regardait au-dehors. Le Pen avait commencé son discours sur la place des Platanes, près du monument aux morts, avec une sono dont les mauvaises langues disaient qu'elle avait été installée par des employés municipaux. Près du bar, la DPS du FN venait d'entrer en action. Deux jeunes beurs qui passaient par là se faisaient proprement assommer. Janine Lorcet laissa éclater sa rage.

- Vous savez qu'ils font 25% dans le Vaucluse ! Que les viticulteurs et les maraîchers votent tous Le Pen mais emploient une main-d'oeuvre marocaine souvent payée au noir !

Ce n'était pas une question et elle avait lancé ces mots à la cantonade. Autour, on désapprouvait. Le Pen avait de beaux jours devant lui dans le Comtat.

Dehors, le rodéo continuait. La DPS balayait tout. Gabriel bouillait mais il n'était pas question pour lui de se faire embarquer. Il ne pouvait se le permettre. Les costauds s'en prenaient aux journalistes. Un type venait de se faire arracher son appareil photo. Son agresseur le fracassa contre un platane. On entendait des cris, des vociférations. Deux femmes, les journalistes du Provençal et du

Comtadin, expliqua Janine Lorcet, essayaient de préserver les leurs. Les malabars se déchaînaient. Les "putes à bicots", les "salopes" et autres "pouffiasses" volaient haut. Soudain, la plus petite roula à terre, l'autre se jeta sur le type qui venait de prouver la supériorité de la race aryenne. Autour, personne ne bronchait et la police semblait singulièrement absente.

Janine Lorcet fixa Gabriel d'un air désapprobateur.

- Vous n'allez pas aider vos collègues ?

Gabriel étouffait. Il se jeta à l'eau.

- Je suis pas journaliste et... je ne peux pas y aller. Je vous expliquerai...

Ils mirent presque deux heures pour quitter Carpentras. Le périphérique était bloqué par les frontistes.

Dans la voiture, Gabriel expliqua, sans luxe de détails inutiles, qui il était. Il raconta même le 20 avril 79.

À Sablet, Janine Lorcet le fit rentrer, et prépara rapidement une omelette aux girolles, accompagnée d'un rosé produit par les vignerons qui sponsorisaient la Journée du Livre, dont elle s'était longtemps occupée. Gabriel n'osa pas dire qu'il n'aimait pas le vin. Ils discutèrent un peu littérature. Dans l'ensemble, elle avait plutôt bon goût. Ils se chamaillèrent juste un peu. Elle aimait Alexandre Jardin. Gabriel le haïssait. Un peu moins que l'ex-poète qui écrivait les saloperies sécuritaires à la gloire de l'ex-commissaire Van Loc, mais beaucoup tout de même. Il n'avait pas touché au vin. Elle lui apporta une Tsin-Tao, le laissa quelques instants, avant de revenir avec des brochures et un cahier d'écolier.

- Tenez, moi je n'en ferai rien.

Il feuilleta les revues. *Révision, Le Flambeau, L'Empire invisible, La Croix de feu*. Dupont écrivait beaucoup. Des articles obsessionnels, mais non dénués d'un certain style. En prison, le type avait dû lire Daudet, Drumont, Céline, et leurs épigones plus modernes, Edern-Hallier, Nabe, Mathieu, Besson. Le résultat était curieux.

Elle avait ouvert le cahier. D'une écriture très soignée, au porte-plume, elle avait couché sur le papier ses comptes rendus de visites.

- Tenez, voici l'adresse du comité de soutien. C'était une boîte postale, au Havre.

Il recopia sur le petit calepin qui ne le quittait jamais.

- Il n'a jamais évoqué d'autres contacts ?

- Non... Enfin, il y a bien une fille avec laquelle il correspondait. Une lesbienne, qu'il avait connue par une annonce dans un petit canard dont j'ai oublié le nom.

- Cool Graffiti ?

- C'est ça, vous la connaissiez déjà ?

- Pas vraiment... Vous n'auriez pas son adresse ?

- Si.

Elle ouvrit son cahier par l'envers et il ajouta l'adresse à celle de la boîte postale.

- C'est curieux, parce que cette fille semblait s'être sincèrement attachée à lui. D'après ce qu'il m'a dit, elle a subi des pressions pour la forcer à arrêter leur correspondance...

- Des pressions de quel type ?

- Selon Dupont une convocation aux RG.

- Sérieusement ?

- Allez savoir... Je n'ai jamais eu le moindre contact avec elle...

Mais je pense qu'il y a réellement eu quelque chose de bizarre dans la mort de Dupont.

Gabriel sentit que les choses devenaient intéressantes. Il avait vidé sa bière et elle alla lui en chercher une autre.

- Je ne sais pas que penser. Cette bagarre dans laquelle il a trouvé la mort, ça n'est pas très vraisemblable. Malgré sa haine des Arabes, Dupont avait fini par nouer quelques contacts avec certains d'entre eux. La dernière fois que je l'ai vu, il faisait circuler un long texte de Roger Garaudy...

- Le philosophe viré du PC il y a vingt ans ?

- Exactement. C'est par Dupont que j'ai appris qu'il publiait un livre à la Vieille Taupe, dont le bruit court qu'il aurait été co-écrit par Faurisson. Et tout ça le faisait bien voir des Maghrébins touchés par la propagande des intégristes. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les deux garçons avec lesquels il s'est battu ne sont plus à Sainte-Anne. J'ai appris, comme tout le monde, qu'ils avaient été transférés aux Baumettes, à Marseille, mais j'ai su par des gens de l'Observatoire des prisons qu'ils y étaient inconnus. Où ils sont passés, je n'en sais rien. Chose plus troublante, le gardien qui a rapporté les circonstances de la bagarre a été muté un mois après les faits...

- Vous savez où ?

- Pas la moindre idée... Mais ça me paraît louche.

- Ouais, ça pue carrément... Le gardien, vous connaissez son nom ?

- Gérard Lopez.

Janine Lorcet se tut. Elle ne savait rien d'autre.

Gabriel accepta une dernière bière et ils discutèrent encore un moment avant qu'il secoue sa longue carcasse. Il n'apprendrait plus rien de la visiteuse de prison.

Quand il franchit le seuil du petit mas, la pluie s'était déchaînée et son mal de tête avait repris.

- Soyez prudent !

- S'il pleut trop, je m'arrête.

Elle sourit.

- Je ne parlais pas de la route. Si vraiment la mort de Dupont a d'autres raisons, vous prenez des risques...

Il sourit à son tour, s'installa au volant de la R5, et ne put résister à une phrase qu'il avait souvent répétée avec ses amis des années plus tôt.

- Il faut vivre dangereusement...

Sauf qu'ils s'étaient tous rangés, qui dans la presse, qui dans la pub, et que le seul risque qu'ils prenaient encore à l'occasion, c'était un joint consensuel avec leur patron.

6.

Il était déjà tard et il s'arrêta à la première cabine téléphonique venue. Le travail passait avant le plaisir et il composa d'abord le numéro personnel de Galiéni. Un répondeur se déclencha à la troisième sonnerie. Il se contenta d'un message sibyllin, mais que l'ancien facho reconverti comprendrait.

- Le Poulpe. J'ai besoin d'urgence de savoir dans quel établissement pénitentiaire a été muté le gardien Gérard Lopez, en poste précédemment à la prison Sainte-Anne d'Avignon. Je rappelle dans deux heures.

Il raccrocha, glissa sa carte à nouveau et attendit que Cheryl décroche. Il laissa sonner longtemps.

Il retrouva l'autoroute à Bollène.

Où pouvait-elle bien être ce soir de 11 novembre pendant qu'il roulait à fond sur une route détrempée, aveuglé par la réverbération des phares des puissantes cylindrées allemandes et suisses qui avaient pris possession de l'autoroute du Soleil ?

Tout à coup, il en avait marre. À quoi jouait-il ? Le temps n'était plus aux privés. Si Bogie revenait, il se suiciderait avec son propre flingue au lieu de le faire à l'alcool. Il repensa à Alexandre Jardin. Et si finalement c'était lui, Gabriel Lecouvreur, dit le Poulpe, qui avait tort ? Et si détester le conquérant horticole prouvait tout simplement qu'il vieillissait mal ? Intolérant. Voilà ce qu'il était devenu. Devant les autres, il s'en vantait, citant volontiers Guitry, encore un qu'il n'aimait pas pourtant : "la tolérance, il y a des maisons pour ça". Mais merde, dans un monde où on tolérait les Le Pen et les Jirinovski, l'intolérance devenait qualité !

Cheryl ne le quittait plus. Ça frôlait l'obsession. Il secoua la tête comme pour chasser ses pensées, attrapa une des cassettes posées sur le siège conducteur, la glissa dans l'autoradio, passa directement à la dixième chanson.

Quelques accords de guitare, un peu d'harmonica, la magie d'une voix meurtrie et tendre, il se prit à fredonner *Across the border*

avec Springsteen.

Pourquoi fallait-il que cette chanson d'amour fût si mélancolique ?

Pourquoi cet air si dépouillé évoquait-il le douloureux visage de Sterling Hayden dans Johnny Guitar ?

Le Boss avait passé de mode en abandonnant le rêve américain pour ses cauchemars.

Gabriel remit au début et accompagna doucement *The Ghost of Tom Joad*. La pluie redoublait avec sa mélancolie. Il roula machinalement, essaya de faire le point sur les informations qu'il avait glanées dans le Midi, incertain sur la suite à donner. Il prendrait sa décision quand Galiéni aurait trouvé le maton fugueur. Mais avant il fallait retrouver Cheryl, dormir toute une nuit dans la chaleur de son corps parfait, embrasser l'attache délicate de ses cuisses, respirer le miel de son cou, se nicher voluptueusement dans le parfum de ses cheveux. Après, on verrait bien.

Il rentra dans Paris très avant dans la nuit. À la première cabine, il s'arrêta. Galiéni allait le maudire. Heureusement pour lui, le répondeur protégea le PDG. Gabriel lui demanda de l'appeler le lendemain à midi à la Sainte-Scolasse.

Il introduisit sa clef dans la serrure du petit appartement, le coeur vaguement chamboulé. Il traversa le couloir et la cuisine sans allumer, se déshabilla à la salle de bains. Le miroir lui renvoya une image fatiguée. Il se brossa les dents longuement, plus pour retarder le moment où il rentrerait dans la chambre que par hygiène. Quand il s'y glissa enfin, il s'approcha à pas feutrés du lit immense, souleva la couette, reçut une bouffée de tiédeur parfumée.

Il s'étendit sur le dos, sans bouger, heureux qu'elle fût là. Il resta comme ça un long moment avant que s'élève la voix rauque qui le faisait frémir.

- Viens contre moi et ne dis rien.

Il se tourna doucement, souriant dans le noir, et ses longs bras enveloppèrent la sirène retrouvée.

7.

Cheryl ne travaillait pas. Elle se leva, prépara le café, virevoltant d'un placard à un autre, disposant bols et cuillères, beurre et confiture, sucre et jus d'orange sans faire le moindre bruit. Grâce et vivacité. Patinage artistique. Un coup de peigne et elle se retrouva dans la rue. C'était dimanche, lendemain de jour férié. Tout était désert. Elle acheta des croissants, et, à la Maison de la Presse un peu plus loin, *Le Journal du Dimanche*. Gabriel aimait les journaux. C'était un boulimique. Elle l'avait vu en lire quatre ou cinq par jour, sans compter les hebdos.

Quand elle referma derrière elle, de grands bras se refermèrent autour de sa poitrine. Elle se dégagea en riant.

- Alors, levé ?

Tout à coup ses sourcils se froncèrent.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

Gabriel porta machinalement sa main à la croûte qui s'était formée.

Ils s'installèrent et il lui raconta tout en déjeunant.

- Tu ne repars pas ce matin, j'espère ?

Il sourit.

- Je passe à midi chez Maria et Gérard et je ne bouge plus d'ici jusqu'à demain matin.

Il se leva, l'aida à débarrasser, l'attira contre lui.

- Si on allait à la salle de bains, tu pourrais nettoyer ma plaie sous la douche...

Galiéni était un type exact. Le téléphone sonna à la Sainte-Scolasse à midi pile. Maria fit signe à Gabriel.

Celui-ci alla décrocher dans la cabine.

- Le Poulpe ? J'ai votre renseignement, mais ça n'a pas été sans mal... Le type est à Montmédy, en Meuse. Il a eu de la promotion, il est gardien-chef...

- Vous avez son adresse perso ?

Galiéni l'avait et Gabriel ouvrit le calepin.

- Dites, Galiéni, vous devriez faire attention.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?

- À part vous, personne ne savait où j'allais en quittant Paris et ma voiture a eu de la visite, ma tête aussi d'ailleurs. Faites vérifier votre ligne et celle de votre bureau aux studios. À bientôt...

- Vous partez là-bas ?

Gabriel raccrocha sans répondre, passa à la cuisine dire au revoir. Maria voulait le faire manger mais il refusa. Pressé de retrouver Cheryl. En plus, le restau était plein comme un oeuf. C'était pourtant vrai qu'ils étaient fameux les pieds de Gérard.

Le salon de Cheryl était ouvert le lundi matin et il descendit en même temps qu'elle, l'embrassant longuement à l'indignation du roquet de l'assistante.

Il avait tenu parole. Il était rentré à une heure et ils étaient restés couchés jusqu'au matin. Ils avaient fait l'amour comme s'ils s'étaient retrouvés après s'être perdus des mois, ne s'étaient interrompus que pour manger au lit, dormir un peu et visionner deux films. Chacun avait choisi le sien. Il avait triché un peu, s'assoupissant pendant *Le Cercle des poètes disparus*, qu'il taxait de "pochade sentimentalo-roublardo-démagogique", alors qu'elle avait joué le jeu pendant les deux heures de son film préféré à lui, *The Molly Maguires*, que des connards de distributeurs avaient rebaptisé *Trahison sur commande*. Encore un truc qui le faisait bondir. Tous ces cons qui avaient attendu Le Nom de la rose pour découvrir que Sean Connery, c'était pas seulement James Bond.

Avant de sortir de ses bras, elle le regarda tendrement.

- Gabriel, reviens vite et fais attention.

Il en avait profité, posant la question qu'il enfouissait en lui depuis Bollène.

- T'étais pas là samedi soir...

Elle avait ri.

- Je me disais aussi... Maria ne t'a rien dit ?

Il secoua la tête.

- On a fait une petite fête chez eux pour l'anniversaire de Léon.

- Une fête pour l'anniversaire d'un clebs !

Il avait feint de s'indigner, mais il n'arrivait pas à dissimuler son soulagement.

Il avait fait le plein de liquide. Essence pour la voiture, billets pour le portefeuille.

Les pistes étaient multiples et il avait eu du mal à se décider.

Il y avait bien sûr le maton, mais d'un autre côté la Normandie permettrait un tir groupé. Le comité de soutien à Dupont avait sa boîte postale au Havre, la lesbienne habitait à Gonfreville, tout près, et il songeait aussi à rendre visite à l'ancien avocat de Dupont et peut-être aux victimes de ses attentats. Le gardien de prison attendrait un peu.

Avant de quitter Paris, il avait appelé la prison de Fresnes. Frédéric Sirinard, l'autre membre identifié de la Main Noire y était incarcéré. Quand il avait demandé un droit de visite, on lui avait répondu qu'il devait envoyer une demande écrite, avec copie de sa carte d'identité et extrait de casier judiciaire. Il était alors passé chez Pedro pour qu'il se mette au travail. Celui-ci était en train de transformer un tambour de machine à laver en nasse à poissons, qu'il prétendait vouloir immerger près de la berge pour satisfaire aux besoins de nourriture pholsphatée de la kyrielle de chats qui avait élu domicile dans et autour de la péniche plantée en bonne terre où il vivait. Pedro avait écrasé le mégot de sa Boyard mais éteinte et ne lui avait adressé la parole qu'après avoir minutieusement inspecté la R5. Apparemment satisfait, il avait pris la commande et le Poulpe avait sorti une liasse de billets.

- T'as encore besoin de la bagnole et du soufflant ?

Gabriel avait acquiescé et tendu les billets, un à un, jusqu'à ce que Pedro arrête de tendre le bras.

Gabriel avait décidé d'aller directement au Havre. De là, il rayonnerait. Il prit les nationales. On voyait tout de suite si on était suivi. Le rétro ne lui renvoya aucune image suspecte pendant les trois heures qu'il mit pour gagner le grand port où avaient embarqué pendant des siècles tous ceux qui se destinaient aux Amériques. C'était de là que Georges Arnaud, qui s'appelait encore Henri Girard, avait mis les voiles le 2 mai 1947 pour aller engranger en Amérique du sud les aventures qui lui fourniraient matière au *Salaire de la peur* et à *La plus grande Pente*. Mac Orlan aussi y avait vécu, et tant d'autres. Gabriel y était déjà venu, tout petit, avant l'accident où ses parents avaient trouvé la mort. Dès qu'il aurait un moment, il irait flâner sur le port, une anomalie, un anachronisme. Le dernier port libre de France. Libre et ouvert. À la grande fierté des habitants de la ville et au grand désespoir des flics, douaniers et vigiles qui se seraient bien passé de ses huit mille hectares qui ne font qu'un avec la ville et de ses quais étirés sur vingt-huit kilomètres.

Pour l'heure, il avait autre chose à faire.

Il gara la voiture dans une rue encore sans parcmètre. La nouvelle équipe municipale avait mis les bouchées doubles mais quelques rues échappaient encore à sa fièvre de rentabilité. La place paraissait immense malgré les deux édifices modernes blancs qui y avaient poussé avec la politique culturelle de l'ancienne équipe. D'ailleurs, sans avoir jamais donné dans le moderne à tout crin, Gabriel n'arriva pas à trouver laids le "pot de yaourt", comme on disait ici, ni le cratère baptisé "volcan" où s'était élaborée longtemps la politique culturelle de la ville. Ça avait un petit air d'un futurisme à la Jules Verne, et dans un port, pourquoi pas ?

Il longea la mairie, chercha la poste. Un type plutôt mal fichu lui demanda deux ou trois balles en échange du renseignement. Il se fendit d'une pièce de dix et se dirigea vers la poste principale. Il n'y avait pas grand monde et il repéra dans le recoin où étaient installées les boîtes postales celle qui portait le numéro 95. Il ouvrit le porte-documents qu'il avait emporté avec lui, en sortit une chemise rouge cartonnée vide de tout contenu et la glissa par la fente. Il n'y avait plus qu'à attendre en priant pour que la boîte postale du comité de soutien n'ait pas été supprimée, et que ses membres ne la relèvent pas qu'une fois par semaine. Puis il alla s'asseoir sur une chaise libre près du Minitel en consultation libre. Les autres sièges étaient occupés par des SDF que le receveur faisait semblant de ne pas voir tant qu'ils se réchauffaient sans faire trop de bruit. Il tira Martin Eden de sa poche et sourit en relisant la première page. Martin allait rencontrer la famille bourgeoise de son ami Arthur et l'angoisse le tenaillait. Et naturellement, il ne savait quelle contenance adopter dans ce luxe auquel rien ne l'avait habitué...

"...Il ne savait que faire de ses mains, ni de ses bras qui pendaient lourdement à ses côtés..."

Martin Eden aussi était un poulpe, à sa façon.

Gabriel sortit à la fermeture des portes. Il mangea un morceau, but deux bières blanches en lisant *Libé* et *Le Havre Libre*. Il y avait un bruit infernal dans le bar. Des Anglais qui traversaient la Manche pour venir faire provision d'alcool moins taxé et qui en profitaient pour se saouler consciencieusement. C'était leur affaire mais ils n'avaient pas besoin de faire un pareil boucan. Gabriel accueillit la réouverture du bâtiment comme une délivrance. Les chaises étaient encore inoccupées et il put en choisir une d'où l'on pouvait apercevoir une partie des boîtes postales.

La poste fermait à dix-huit heures. Une bonne dizaine de personnes vinrent relever leur boîte, pour l'essentiel des employés de bureaux qui repartaient avec des kilos de courrier. Ce n'est qu'un quart d'heure avant la fermeture, alors qu'il n'arrivait qu'avec peine à réprimer une formidable envie d'uriner que la grande enveloppe

rouge, réapparut avec d'autres, ordinaires celles-là, sous le bras d'un grand type engoncé dans un long manteau vert olive. Gabriel lui emboîta le pas. Le vent soufflait fort de la mer et les mouettes jetaient leurs cris lancinants. Le type traversa et se dirigea vers les rues piétonnes. Apparemment, il ne cherchait pas à reprendre un véhicule. Gabriel le suivit d'assez loin. Il ne se retournait pas, marchait d'un pas vif. Soudain, il s'arrêta et s'engouffra dans une cabine téléphonique. Surpris, Gabriel n'eut que le temps de rentrer dans un bar-tabac. Il avait arrêté de fumer depuis deux mois et il se rabattit sur un bâton de réglisse, puis se précipita vers les toilettes. Avant de ressortir, il fit mine de contempler les pipes dans la vitrine. Le grand type feuilletait un carnet posé sur la tablette de la cabine. Puis il raccrocha, rempocha le carnet et remonta le col de son manteau avant d'affronter les bourrasques qui faisaient voler des papiers et des ordures échappées d'une poubelle renversée. Gabriel se risqua dans la rue et lui emboîta de nouveau le pas. Le type s'écarta du centre, prit une rue assez large mais désertée par les commerces. Tout au bout, on devinait la mer. Gabriel craignait qu'il pénètre dans un grand bloc comme il y en avait tout le long de la rue qu'ils suivaient. Il serait obligé d'accélérer et de rentrer sur ses pas. Le type continuait sans se retourner. Il n'était pas très tard, mais le froid avait découragé les passants et la rue était maintenant déserte. Le type longea un petit bâtiment marqué "Centre municipal de la Mayerais", puis un espace grillagé abritant des planches à voile et des embarcations légères, tourna le coin. Gabriel hâta le pas. Quand il arriva à l'angle des deux rues le type n'avait plus que dix mètres d'avance. Gabriel pesta intérieurement. Il allait finir par se faire remarquer. Il entendit une voiture tourner dans la rue. Le bruit de moteur s'amplifia dans son dos. La voiture roulait trop doucement. Il coula un regard de côté, n'aperçut qu'un capot sombre. Quand il braqua à nouveau le regard devant lui, le type n'était plus qu'à quelques mètres et lui faisait face. L'enveloppe dépassait à présent d'une poche avec d'autres et il tenait une courte matraque dans sa main droite. Gabriel entendit deux portières claquer. Il n'y avait pas grand-chose à faire. S'enfuir ? Il était bloqué. Résister ? Contre au moins trois types, plus celui qui avait dû rester au volant ? Il attendit, s'efforçant de maîtriser les battements de son coeur et les frissons qui le parcouraient. Le grand type souriait.

- Si on parlait un peu ?

Gabriel resta silencieux. Ça ne servait à rien de nier qu'il l'avait pris en filature.

- C'est bien ce que vous vouliez, non ?

-Tout à fait.

Voilà que lui aussi s'y mettait à ce "tout à fait" exaspérant qui avait envahi le monde des jeux et des journaux télévisés.

Les deux autres types l'encadraient et il découvrit sans surprise que c'étaient des skinheads, plus de première fraîcheur d'ailleurs.

- Vous l'emenez au QG. Je vous rejoins avec ma tire.

Il se tourna vers Gabriel.

- Ne craignez rien. On n'a jamais noyé un flic ni un journaliste dans le port du Havre.

Les deux types l'empoignèrent, lui firent prendre place sur le siège passager, puis s'installèrent à l'arrière. Le plus vieux s'était placé derrière lui. C'était lui qui devait commander aux deux autres car Gabriel n'entendit jamais le son de leur voix.

- Tu boucles ta ceinture et ta gueule jusqu'à ce qu'on te dise de faire autrement.

La Volvo traversa lentement des rues désertes, avant de se retrouver près d'une tour de contrôle qui dominait la mer. En contrebas, Gabriel put apercevoir plusieurs remorqueurs. Il saisit fugitivement un nom. Abeille 32. Un peu plus loin, un ferry était à quai. La voiture longea le bord de mer. Personne n'avait encore rien dit quand le chef se pencha vers lui.

- Tu vois la baraque sur la droite ?

Gabriel tourna la tête, aperçut une énorme maison rococo.

- C'est la tienne ?

- T'as de l'humour, pour un mec qui sait pas ce qui va lui arriver. Elle appartenait à un écrivain du Havre. Tu dois connaître si t'es journaliste ? Salacrou, Armand Salacrou. Une gloire locale. Encore un coco !

- C'est drôle, j'ai toujours cru qu'il était gaulliste...

- C'est du pareil au même. De Gaulle était un agent de Moscou, non ?

Des skinheads qui connaissent Salacrou, on pouvait presque leur pardonner des analyses politiques un peu sommaires. Gabriel refréna une envie de rire. La voiture quitta l'avenue pour s'engager sur une petite route qui montait. Pendant environ une demi-heure on serpenta à travers des champs d'un vert presque cru sous les éclairages orange qui s'étaient mis en route. Gabriel se rendit compte qu'on avait beaucoup monté mais que la mer n'était pas loin. On l'entendait rugir en bas. Il distingua tout à coup une ligne de falaises. Puis d'imposantes masses de béton. Des blockhaus. Le Mur de l'Atlantique ou ce qu'il en restait. Tout à coup, alors qu'ils avaient obliqué sur la gauche, il crut qu'ils allaient basculer dans la mer. Des lacets goudronnés dégringolaient vers l'océan, taillés à même la falaise, terminant brusquement en une immense plate-forme de béton. Un port en eau profonde. Et partout, de gigantesques installations pétrolières ventripotentes quasiment vénézuéliennes. Ça n'était assurément pas le moment de faire de la poésie, mais il ne put se retenir d'une

admiration d'enfant devant la digue qui protégeait le site, milliers de blocs gigantesques jetés aux eaux par quelque dieu barbare. L'intello de la bande n'avait rien dit, mais il comprit qu'ils surplombaient Antifer. La vision disparut dans un virage et on lui passa un bandeau autour de la tête. C'était plutôt bon signe. On ne prend pas ce genre de précautions avec quelqu'un qu'on compte liquider. Ils roulèrent encore quelques minutes. La voiture quitta la route carrossable, le conducteur avait ralenti mais on sentait encore les cahots d'un chemin non goudronné. Le véhicule s'immobilisa. Les portes s'ouvrirent. On l'empoigna par un bras, ses pieds sentirent un sol humide mais doux et on le fit avancer. Du sable, des cailloux, des touffes d'herbe. Difficile d'estimer la distance. De temps en temps, il sentait des branches frôler ses jambes de pantalon. On montait. Quelqu'un le retint par le bras, le fit pivoter, lui enleva le bandeau. Il faisait noir et il ne fut pas aveuglé. Quelques secondes plus tard, il contemplait le blockhaus imposant qui se dressait devant lui. Le préposé à sa garde le précéda et ils pénétrèrent dans un couloir sinistre, où l'eau suintait généreusement. Et, tout à coup, une lueur vacillante. Ils débouchèrent sur la pièce d'où elle filtrait. Un feu de bois jetait sur les murs de béton des ombres préhistoriques. Des boîtes de bière vides jonchaient le sol de terre battue. Ils étaient cinq autour du feu. Plus le berger allemand qui grogna sournement à l'arrivée du petit groupe. Malgré le feu, il ne faisait pas très chaud mais les skins étaient en maillots, découvrant des bras comme des cuisses, entièrement tatoués. Crânes rasés, lourdes chaussures de sécurité, ceinturons de métal à la boucle ornée de la tête de mort et des runes SS.

Ils observèrent Gabriel d'un air morne, ignorant encore s'il était l'attraction de la soirée ou un simple visiteur. Les nouveaux venus prirent place autour du feu, les autres leur tendirent des bières. Il y avait une fille parmi eux qui fit un signe au chef. Celui-ci hocha la tête. Elle donna une boîte à Gabriel. De la Kro. Pas vraiment sa préférée, mais outre qu'il avait soif, ce n'était peut-être pas le moment de se mettre à dos la joyeuse équipe.

Un silence pesant s'installa. Troublé simplement par le va-et-vient de deux des costauds qui allaient chercher des planches et des morceaux de traverses SNCF dans une autre pièce du blockhaus.

La plupart d'entre eux fumaient et Gabriel ressentit une forte envie de les imiter.

Le chien, assoupi près du feu, dressa soudain les oreilles. Un instant plus tard, l'homme au pardessus olive faisait son apparition. Un des skins se leva, prit une chaise de bois posée contre un mur, la déplia. L'autre s'assit, sourit.

- Joli coin, non ?

Gabriel se contenta d'un signe de tête.

- Qui êtes-vous ?
- Comment vous m'avez repéré ?
- Le coup de la chemise rouge sans rien dedans. C'est pas très nouveau. On apprend ça dans n'importe quel cours de privés. Ou dans Nestor Burma.

- Nestor Burma ?

- Un ami à nous. Enfin, le vrai, pas la pantalonnade télévisée.

Non, le personnage de Léo Malet.

Décidément, le personnage avait plus d'envergure que prévu.

- Sans vouloir vous vexer, quel rapport entre Malet et vous ?
- La haine des apatrides, des allogènes. Rappelez-vous comment le bon Nestor se régale en plantant sa lame dans le ventre d'un crouille. Ce sont les propres termes de son créateur.

Gabriel sentit qu'il valait mieux ne pas s'éterniser sur le sujet, et il se promit de relire Malet pour vérifier.

- Vous m'avez donc repéré dès le début ?

- Tout juste... Qui êtes-vous ? C'est la deuxième fois que je pose la question...

Il y avait comme une menace dans le ton trop calme du bonhomme. Il fallait passer à l'offensive.

- Je me fous de vos activités. J'avais simplement besoin de rentrer en contact et je n'avais que l'adresse de la boîte postale. C'est pas de ma faute si vous ne donnez pas de numéro de téléphone.

Il y eut un murmure chez les skins. Certains n'attendaient qu'un geste pour s'occuper de Gabriel. Mais Pardessus Olive semblait plutôt amusé.

- J'ai besoin de renseignements sur un de vos amis, Hervé Dupont.

- Hervé a été exécuté par le ZOG.

- Vous ne croyez pas à la thèse de la bagarre qui tourne mal ?

- Tu rigoles... Pourquoi ça t'intéresse ?

Le type passait du vous au tu. Quand tout serait fini, Gabriel se promit d'étudier ce procédé stylistique, bien connu dans les pièces classiques.

- J'ai aucune sympathie pour les types comme vous et leurs idées préhistoriques...

Ça s'agitait sec, mais de toute évidence, on ne ferait rien sans un ordre.

Gabriel nota que la fille ne manifestait rien mais qu'elle semblait rivée à ses lèvres.

- ... mais on m'a chargé d'une enquête...

- T'es quoi, un privé ?

- Pas vraiment, mais ça y ressemble... Et je me suis laissé dire que Dupont avait peut-être été victime d'un coup de services plus ou

moins policiers... C'est ça que je cherche, le pourquoi et le comment. Le reste je m'en balance.

- Qui t'a rencardé ?

- Je vous le dirai pas. D'ailleurs, quelle importance ?

Le type semblait perplexe. Gabriel comprit qu'il réfléchissait à toute vitesse. Il se leva.

- Erik, Tod, Bird, amenez-vous.

Deux des skins qui avaient amené Gabriel se levèrent à leur tour, suivis par la fille. Ils quittèrent la pièce et le silence se réinstalla, à peine troublé par les ronflements d'un rasé endormi. Gabriel avait froid et faim. Un plat de pieds de cochon fumant passa fugitivement devant ses yeux. Même l'odeur y était. Il salivait. L'absence du petit groupe dura un bon quart d'heure. Quand ils reprirent place autour du feu, Pardessus Olive ne donnait plus dans l'ironie.

- Nom, adresse, téléphone, raison sociale.

- Eden, Jack, quai Sisley, Villeneuve-la-Garenne, 43 45 73 54.

Plus le 16 1. Enquêteur.

Si ces cons voulaient vérifier, ils tomberaient sur Pedro, qui en avait vu d'autres.

- Quelqu'un chez toi ?

- Mon père. Pedro.

Ils y allaient au flan, il n'y avait pas le téléphone dans le blockhaus. Si quelqu'un devait retourner à une cabine, ça allait durer toute la nuit.

Pardessus fouilla dans une poche intérieure, sortit un appareil portable à encombrement réduit. Il composa le numéro, appuya sur le haut-parleur, tendit l'appareil à Gabriel. À la quatrième sonnerie, on décrocha.

-Papa, c'est Jack...

La voix bougonne s'éleva.

-T'es passé où ?

- Au Havre.

- Qu'est-ce tu veux encore ? Tu sais pourtant que j'aime pas être embêté quand je regarde un match.

- Bon, j'te laisse, c'était juste pour te dire que tout va bien.

Pedro avait raccroché. L'essentiel c'était qu'il ait joué le jeu.

- Plutôt peu causant, le paternel ?

Gabriel haussa les épaules.

- Le foot c'est l'opium du peuple...

- O.K. Ça correspond aux papiers qu'on a trouvés dans ton portefeuille... On va peut-être faire affaire. Mais avant, il y a une

petite formalité et après tu craches ce que tu sais.

Gabriel ne comprenait pas. Deux mastards s'étaient levés et l'avaient immobilisé avant qu'il ait pu dire ouf. Ils l'avaient tourné vers Pardessus. Un troisième s'avança, hilare.

- Qu'est-ce que vous allez me faire ?

Il avait gueulé.

Pardessus était tout sourire.

- Pas question qu'on donne des tuyaux à un mutilé du prépuce... Alors on a une petite vérification à faire.

Gabriel se raidit pendant qu'un troisième larron débouclait sa ceinture, lui baissait jean et slip.

Ainsi tourné dos au feu, Gabriel n'y voyait pas grand-chose lui-même, mais l'inspection de son sexe dut satisfaire Pardessus qui hocha presque aussitôt la tête. Ils le laissèrent se rhabiller tout seul, fulminant de rage mais impuissant. Puis il eut droit lui aussi à une chaise.

Il résuma l'affaire, sans citer un nom. Les autres semblaient satisfaits.

- Finalement t'es peut-être envoyé par Odin. Gabriel ne fut pas vraiment surpris de cette allusion. Toute une partie de la mouvance fasciste française et européenne répudiait violemment le christianisme au profit des dieux Scandinaves des "véritables Aryens". Il avait lu ça chez Gripari, la coqueluche des instits qui ne connaissaient pas ses textes nazis. C'était d'ailleurs un sujet de controverses violentes au Front National, entre le courant Chrétiens-Solidarité de Bernard Anthony et le courant national-socialiste des anciens collabos et des groupuscules d'ultra-droite ralliés de fraîche date.

- Y'a des trucs qu'on peut pas faire sortir nous-mêmes.

Forcément, on est des méchants nazis, donc des menteurs. Mais si un mec comme toi informe la presse, ça passera. Alors, on va te dire ce qu'on sait.

Il s'interrompt, se leva, se dirigea vers le skin qui ronflait, lui envoya un solide coup de pied dans les côtes.

L'autre se redressa d'un bond, hagard, prêt à se lancer à corps perdu dans la guerre des races qui venait de commencer. Pardessus le fixait sans aménité.

- Les guerriers ça roupille pas tant qu'on les y a pas autorisé. Va chercher du juif, on se caille le prépuce.

Un rire servile secoua le petit groupe et le futur guerrier partit à la corvée de bois.

- On sait pas tout parce qu'Hervé, même avant d'être réduit au silence par ZOG, on avait pas de contact.

- Je croyais que vous étiez son comité de soutien ?

- Ça veut rien dire. Quand on s'est créé, c'était pour rassembler

l'argent nécessaire à un nouveau procès après son appel. À cette époque, on sait pas exactement pourquoi, Hervé coopérait très peu avec nous. Je pense qu'il croyait savoir des choses qui pouvaient lui permettre de faire pression sur quelqu'un. Il s'attendait pas à être gracié, mais il s'attendait pas non plus à prendre dix-huit ans incompressibles. Et quand l'appel a été rejeté, il nous a fait savoir qu'il avait des infos à faire passer. Seulement, à partir de là, il a viré de prison en prison, on nous a refusé tout droit de visite et son courrier a été systématiquement censuré...

- Pourtant, j'ai lu des articles de lui dans diverses publications...

- Bien sûr, mais rien de secret, pas de révélations. Ce genre de choses, ZOG avait tout intérêt à le laisser sortir...

Pour lui, ça semblait évident, mais Gabriel flottait un peu.

L'autre s'en rendit compte. C'était un pédagogue.

- Les articles d'Hervé ont servi entre autres de prétexte pour faire saisir *Révision*, et pour faire poursuivre *L'Empire invisible*. Dévaldez, le responsable de la publication, s'est pris d'abord huit mois, dont quatre avec sursis, puis douze sans sursis, et il a fini par s'exiler en Grèce pour échapper à une nouvelle condamnation.

- Vous avez quand même une petite idée de ce qui le rend si dangereux pour ZOG, comme vous dites...

- Oui et non. Ce dont on est sûr, c'est qu'il y a eu embrouille. Mais c'est plutôt une analyse après coup... Le gars qui était avec Dupont...

- Sirinard ? J'ai écrit à Fresnes pour avoir un droit de visite...

- Ne rêvez pas, vous ne l'obtiendrez pas, il sait des choses, mais il dira rien. On a déjà essayé. C'est un type bizarre. Vous connaissez l'histoire ?

Devant la moue de Gabriel, l'autre continua.

- C'est pas un combattant nationaliste, Sirinard. C'est un obsessionnel. Il était démineur. En 1986, il est appelé à Paris au beau milieu de la vague d'attentats. Il en revient persuadé que la police est impuissante face au terrorisme islamique. Remarquez qu'il avait pas tout à fait tort... Alors il est passé à l'action. Le justicier dans la ville, quoi, sauf que Bronson, c'était un youpin. À Dieppe, premier épisode. Il flingue un bougnoule à coups de Luger à travers la vitrine d'un bar. Le mec n'est que blessé. Deux mois plus tard, rebelote, au Havre cette fois et ce coup-ci, carton plein. Huit balles, un mort, un blessé. C'est seulement alors qu'il rencontre Hervé...

- Comment ? Rigolade générale.

- Vous croyez pas que vous êtes un peu trop curieux ?

Le "vous" à nouveau.

- Hervé sort de taule... Vous étiez au courant ? Non ? Vous avez bien fait de venir... En janvier, Hervé s'était fait gauler au volant

de sa bagnole. Fouille en règle : les flics trouvent un arsenal destiné à la résistance...

Sept armes d'épaule, des grenades quadrillées, des émetteurs-récepteurs, un scanner de police, des minuteriers de bombe, des documents de repérage et un plan d'enlèvement d'une grosse légume... Ça vous intéresse de savoir qui ?

Gabriel commençait à ressentir une certaine gêne. Le type était trop cordial, donnait un luxe de détails auquel rien ne l'obligeait. D'un autre côté, il n'y avait rien d'autre à faire que l'écouter.

- Tapie ! Ça vous en bouche un coin !... Bref, Hervé écope de deux ans de prison dont la moitié avec sursis. Finalement, il fait neuf mois et il est relâché. Bizarre, non ? En tout cas, à l'époque ça l'a pas frappé. Un mois plus tard, il est avec Sirinard. Ils préparent des attentats. Le 22 novembre, il confectionne une bombe. Le 30, il entre dans un rade du pont, Aux Délices du Maghreb, vous voyez le genre, et il laisse un paquet sous le comptoir. Quand la bombe pète, il est plus là. Il apprendra qu'il n'y a que trois blessés légers. Après, c'est le Far-West. La bagnole de Sirinard a été décrite par un témoin comme une R12 orange. Les flics ont contrôlé depuis des mois des centaines de véhicules de ce type. Sirinard est convoqué. Il se rend chez les flics, son Luger et deux grenades sous sa parka. Hervé l'attend, armé jusqu'aux dents. Tout se passe bien. Attaché au service de déminage de la préfecture de police, Sirinard a été détaché à la Sécurité Civile de Seine-Maritime et le jour du flingage il participait à la protection de Pasqua, en visite dans le département. Personne n'a remarqué son absence ! Le problème c'est qu'un des flics est un peu plus consciencieux que les autres. Ils ont perquisitionné chez des tas de mecs, pourquoi pas chez lui ? Sirinard s'affole, il sort son Luger, dégoupille une grenade, enferme les flics et se tire.

- Attendez, c'est du grand Guignol, j'ai jamais entendu parler de cette affaire !

- Ça veut dire que tu nous crois pas ?

- J'ai pas dit ça, mais la pilule est dure à avaler...

- Si t'as des contacts dans la presse, dis-leur de bigophoner au *Havre Libre*, ils ont tous les détails, même s'ils ont étouffé le coup.

Sirinard et Hervé réussissent à s'échapper, mais ils sont identifiés et ils se font gauler cinq jours plus tard.

Pardessus resta songeur quelques secondes.

- Assiégés dans un blockhaus...

- Je dis pas que cette histoire n'est pas passionnante, mais ça ne m'avance pas à grand-chose... Rien de tout ça ne peut expliquer pourquoi on l'aurait liquidé...

Pardessus soupire.

- Tu devrais changer de job. Tu piges pas vite... Hervé a

compris après qu'on l'avait laissé sortir de taule pour mieux le coincer pour quelque chose de plus grave.

Il s'interrompt, se tourna vers la fille qui n'avait cessé d'écouter.

- Bird, dis-lui ce que tu sais.

Petite et fragile, la fille détonnait au milieu de ces montagnes de muscles et de tatouages. Elle portait bien son surnom. Un oiseau, un petit oiseau, voilà à quoi elle faisait penser. Pour un peu, Gabriel l'aurait prise en pitié. Au moment même où elle ouvrait la bouche il comprit qui elle était. Même s'il y passait la nuit, il aurait économisé une deuxième visite.

- Je connaissais pas Hervé. C'est une petite annonce qui nous a mis en contact. Une fille du mouvement avait passé une annonce dans *Cool Grafitti*. J'ai répondu et on a commencé à correspondre. Les lettres d'Hervé étaient censurées, alors on parlait pas de politique, juste de choses et d'autres. Et puis un jour, j'ai reçu un bouquin avec une lettre, sans rien de spécial, sauf que le paquet venait pas de la prison. La lettre était très courte. En gros, il me disait qu'il avait aimé ce bouquin et qu'il espérait que moi aussi je l'aimerais. Une lettre neutre, sans rien de compromettant. J'ai compris qu'il avait dû filer le bouquin à un détenu libéré ou permissionnaire. Je me suis douté qu'il y avait quelque chose. Je l'ai feuilleté, sans rien trouver, ça s'appelait *Joux sur le caillou*, alors je l'ai lu page par page et j'ai fini par tomber sur quelque chose d'intéressant. C'était du beau travail. Il avait pu avoir accès à l'ordinateur de la bibliothèque et taper sur une page vierge d'un bouquin de la même collection pour qu'on risque pas de voir la différence de couleur du papier...

Gabriel ne voyait plus que la fille. Les crânes rasés, Pardessus Olive, le blockhaus, le feu, rien n'existait plus.

- ...Il y en avait une page. L'essentiel. En gros, il était persuadé d'avoir été roulé. À cause d'un détail. Il avait eu en mains un extrait du rapport d'expert. On disait que la bombe n'avait pas fait de victimes sérieuses parce que l'explosif, de la gomme 14, était défectueux et avait coulé.

Elle s'interrompt comme si elle relisait la lettre et essayait de comprendre.

- ...Le problème c'est qu'il n'avait pas utilisé de gomme 14. Lui, son truc c'était la tolite. Alors tout se mettait en place. On l'avait arrêté une première fois puis relâché très vite pour voir ce qu'il allait faire. Et puis il n'avait jamais cessé d'être fliqué.

- Ça n'explique pas la substitution d'explosif ?

- Si. Entre le moment où il fabrique la bombe et celui où il la dépose, l'engin reste deux jours dans un hôtel. Ça, c'est la première possibilité. On pénètre dans sa chambre pendant un rendez-vous avec

Sirinard et un spécialiste fait le boulot...

- Et il aurait rien vu ?

- Vous vous y connaissez en bombes ? Gabriel dut avouer que non. Il n'était pas allé plus loin que les deux cocktails Molotov qui lui avaient valu, ajoutés au "casse" de la Librairie du Trident, ses six mois de bataillon disciplinaire au coeur d'une forêt allemande noyée sous la neige.

- L'aspect extérieur pouvait être le même exactement...

Pourtant, Hervé croyait à une autre possibilité. Il "abandonne" la bombe au café, un artificier entre aussitôt et la neutralise, et ni vu ni connu...

- Et les victimes ? Et l'expert ?

Pardessus Olive s'impatiait.

- Faut vous faire un dessin ou quoi ? D'abord, les victimes, on ne les a même pas vues au procès, trois ans plus tard, alors que le rescapé de Sirinard lui, était là en chair et en os. Quant à l'expert, il a analysé de la gomme 14, parce que la police lui a fourni de la gomme 14, c'est tout ! Vous croyez pas certains services capables de ce genre de coups tordus ?

Gabriel dut reconnaître que de l'affaire Ben Barka au Rainbow Warrior, une certaine histoire de France n'avait été faite que de coups tordus et souvent foireux.

- Admettons que tout cela soit vrai...

La fille le coupa sèchement.

- C'est vrai ! Les flics ont dû apprendre que quelqu'un m'avait envoyé un paquet. J'ai été convoquée à la gendarmerie de mon bled. Quand je suis arrivée, c'est pas des gendarmes qui m'ont interrogée, mais deux types en civil. Et ils ont été on ne peut plus clair. Ou j'arrêtais de correspondre avec Hervé ou je courais au-devant des ennuis. J'allais perdre mon boulot, tu parles d'un boulot, un TUC de merde à mille cinq cents balles, on me coincerait un jour ou l'autre et tout le toutim... J'ai joué l'idiote. De toute façon, je l'étais, parce que lorsque je suis rentrée, ma chambre de bonne, fallait voir le bordel, tout sens dessus dessous, et plus de bouquin !

- Mais pourquoi ?

Pardessus reprit la parole pour montrer que c'était lui le chef.

- Ça, mon pote, c'est à toi de le découvrir...

Gabriel bousculait ses neurones.

- Les trois blessés, vous les connaissez ?

- On fréquente pas beaucoup les Arabes. Et puis, faut tout de même qu'il te reste un peu de boulot à faire tout seul.

Il fut le seul à rire. La plupart des skins roupillaient près du feu sans cesse réalimenté. Pardessus Olive se leva.

- Je redescends. Je vous emmène...

La fille regarda Gabriel avant de parler.

- Tu peux me prendre aussi ?

Ils sortirent tous trois sans qu'on ait repassé son bandeau à Gabriel. Comme s'ils se rendaient parfaitement compte qu'il se fichait complètement de leur réunion minable au fond d'un blockhaus pourri.

Dehors, il faisait nuit noire et un froid glacial les enveloppa. Ils ne tardèrent pas à apercevoir un 4X4 garé à l'entrée d'un chemin caillouteux.

Le retour fut silencieux. Gabriel examinait son conducteur. Son physique, ses habits et son élocution, même s'il avait donné dans le négligé pendant leur rencontre, tranchaient nettement sur ceux des skins. Il hasarda une question.

- Qu'est-ce qu'un type comme vous fait avec des minables pareils ?

L'homme rit franchement.

- Vous croyez réellement que les SA et les SS étaient des soldats d'élite avant d'être recrutés ? Des pauvres types au chômage, des SDF de l'époque, des paumés, voilà ce qu'ils étaient. Et notre époque regorge de gars comme ça. Je suis là pour les empêcher de faire des conneries en attendant qu'on ait besoin d'eux.

- "On", c'est-à-dire ?

- On, c'est tout.

Le chauffage poussé à fond, une douce chaleur avait envahi l'habitable. Gabriel se sentit très fatigué. Quand il les laissa au centre de la ville, Pardessus laissa tomber avec une sorte d'indifférence :

- Quand vous aurez trouvé, faites sortir toute cette merde dans les journaux, vous me devez bien ça...

La fille était descendue en même temps que Gabriel. La ville semblait morte et les hurlements du vent créaient une atmosphère lugubre. Ils trouvèrent un bar encore ouvert. Gabriel commanda les cafés. Elle faisait plus vieille qu'elle ne l'était sans doute réellement. Son air las et désabusé. Il ne voulait pas la brusquer, mais il sentait bien qu'elle avait encore des choses à lui dire. Ils burent brûlant, pour se réchauffer et il recommanda.

- Tu crois vraiment à toutes leurs conneries ?

- J'crois à rien.

Elle contemplait la surface fumante du café, les deux mains repliées sur les bords de la tasse.

- J'ai un môme.

- On te l'a pris ?

- Non, enfin pas vraiment, l'est chez mes vieux. Il me manque. J'ai pas de boulot et ici on va tous finir par crever.

- Qu'est-ce que tu sais faire ?

- Plus rien, à force de glander. Avant j'étais coiffeuse. .. enfin

apprentissage. Mais t'as vu ma coupe ?

Elle n'avait plus rien de la skin. Juste une môme paumée, larguée qui avait trouvé un groupe pour se faire croire qu'elle existait.

Il regarda sa montre.

- Ça t'emmerde mes histoires, hein ? T'en as rien à foutre ?

- Non, c'est pas ça, mais faut que je téléphone. T'en va pas, je reviens tout de suite.

Cheryl ne répondit pas tout de suite. Il était minuit passé. Ils discutèrent longtemps.

Quand il revint s'asseoir, il y avait deux bières sur la table. Des Guinness.

- Demain matin, j'ai un truc à faire et après je rentre à Paris. Si tu veux j't'emmène.

- Quoi faire ? La pute ? Gabriel ne put s'empêcher de rire.

- J't'ai trouvé un job. Trois mois à l'essai. Si t'es O.K., t'es prise.

- J'te crois pas.

Gabriel parla de Cheryl. Ça lui faisait du bien.

- Elle a besoin de quelqu'un ?

- Pas vraiment, mais trois mois, elle peut. Et après, si elle pense que tu fais l'affaire, elle te recommande.

- C'est le bon Dieu.

- Non, mais c'est la meilleure coiffeuse de Paris et sa parole vaut de l'or.

- Pourquoi tu ferais ça ? Tu veux coucher ?

- Je croyais que t'étais lesbienne.

- Ça dépend. Où tu crèches cette nuit ?

- Je sais pas. En tout cas pas dans un blockhaus...

Ils rirent ensemble. Elle habitait en plein centre, un réduit minuscule au-dessus de bureaux. La petite pièce était un foutoir abominable et il eut un moment peur de ce qu'elle pourrait faire dans le salon de Cheryl. Elle eut l'air étonné quand il sortit de son enveloppe le duvet militaire posé sur le sol. Il sourit.

- On est fatigués, non ?

Il eut l'impression qu'elle était soulagée. Il ne dormait pas encore quand elle l'appela d'une toute petite voix.

- Ton vrai nom, c'est quoi ?

- Gabriel.

Elle se tut un instant comme pour méditer une information capitale.

- Gabriel ? Demain matin, je te dirai le nom d'une des victimes d'Hervé.

8.

C'est l'odeur du café qui le réveilla. Il regarda sa montre. Il était presque dix heures. Il s'extirpa du duvet. Il y avait du pain frais sur la table et deux bols préparés. Il ne l'avait même pas entendue descendre. Elle sortit du réduit qui servait de salle de bains. Il eut du mal à la reconnaître. Ses cheveux étaient toujours aussi courts, mais son visage était celui d'une très jeune fille et elle n'avait plus aucun maquillage à l'exception d'un simple trait noir très fin sur les paupières. Ils déjeunèrent en silence, puis Gabriel regarda à nouveau sa montre.

- Où on peut le trouver le type dont tu m'as parlé hier soir ?

- Je t'accompagne. Tu m'emmènes toujours ?

Il remarqua le sac près de la porte.

- T'as que ça ? Qu'est-ce que tu fais du reste ?

- Je laisse tout. Je suis pas chez moi ici. C'est Gérard qui m'avait dégotté cette turne.

- Gérard, c'est Pardessus Olive ? Elle acquiesça.

- Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

- Conseil en communication du Comité de défense des commerçants et artisans.

Décidément, Gabriel allait de découverte en découverte.

Ils récupérèrent la R5 et il se laissa guider jusqu'au port. Le café avait été rebaptisé L'Oriental. Gabriel y alla seul. Le type s'appelait Achour Messaoud et à l'époque des faits, c'était le patron des Délices du Maghreb. Estelle, c'était le nom de Bird, resta dans la voiture.

Il y avait pas mal de consommateurs attablés dont quelques-uns jouaient aux dominos. Les plus vieux étaient vêtus des habits traditionnels mais le reste de la clientèle, essentiellement des jeunes, portaient jeans et blousons de cuir.

Gabriel s'installa au zinc, commanda une Pelforth brune et attendit que le garçon dépose le demi moussu pour poser sa question.

- Il est pas là, monsieur Messaoud ?

Le serveur le regarda fixement.

- Qu'est-ce que vous lui voulez ?

- Ça, c'est mon affaire et la sienne.

Le garçon reparti, alla taper à une porte mal cachée par un rideau de perles et disparut derrière elle.

Il ne tarda pas à revenir, suivi par un homme bedonnant, à l'air affable.

- Vous désirez me parler ?

Gabriel sortit une carte de son portefeuille et la lui tendit.

- Vous êtes écrivain, monsieur Pelman ? Vous pouvez me le prouver ?

Gabriel extirpa d'une poche intérieure deux bouquins de poche signés Brice Pelman. La quatrième de couverture n'offrait qu'un résumé de l'action, que n'agrémentait aucune photo compromettante.

- Fleuve Noir, c'est votre éditeur ?

- Quelquefois.

- Et qu'attendez-vous de moi ?

Gabriel jeta un coup d'oeil circulaire dans la pièce enfumée. À part le serveur qui rinçait les verres, personne ne semblait leur prêter attention.

- C'est à propos de l'attentat où vous avez été blessé... J'aurais souhaité quelques détails...

Messaoud hocha la tête gravement avant de se tourner vers le garçon.

- Nabil, va me chercher mes lunettes.

Le dénommé Nabil s'essuya les mains et retourna vers la porte du fond. Il ne tarda pas à revenir avec une paire de lunettes à monture d'écaillé.

- Patron, téléphone sur la ligne privée.

Messaoud parut contrarié. Il s'excusa et disparut à son tour. Gabriel vidait son verre à petits coups. Le gars n'avait pas l'air hostile. Il promena son regard sur les petits groupes de joueurs de dominos. Sur certains visages se lisait toute la patience du monde. Ici le temps s'arrêtait et l'on oubliait les tours et le chômage et les morts violentes là-bas au pays. Machinalement, Gabriel regarda sa montre. Le mec téléphonait depuis plus de dix minutes. Soudain un soupçon lui traversa l'esprit. Il avait lu sa carte sans lunettes, alors pourquoi en envoyer chercher pour répondre à des questions ?

Ses soupçons lui parurent aussitôt ridicules. Que pouvait-il risquer au milieu d'une vingtaine de consommateurs ? Il fouillait dans sa poche pour trouver des pièces de monnaie quand la porte s'ouvrit violemment. Estelle. Estelle qui le sifflait, l'air grave. Il se précipita vers la sortie, se retrouva avec elle dans la rue. Ils s'engouffrèrent dans la R5.

- File, vite !

La voiture déboîta et elle se colla contre lui, lui passant la main derrière la tête, le décoiffant.

- Tu peux m'expliquer ce que tu fais ?
- Ne regarde pas. Là, la bagnole en train de se garer, c'est les deux types qui m'ont interrogée à la gendarmerie de Gonfreville l'an dernier.

Gabriel avait eu le temps d'apercevoir les deux hommes. Ça n'était pas ceux qu'il avait surpris près de son véhicule sur le parking du Formule 1. Ça ne voulait rien dire d'ailleurs. Les effectifs des polices secrètes ou parallèles ne connaissent pas les restrictions budgétaires. En tout cas, c'était clair. Messaoud les avait prévenus. Pourquoi ? C'était facile pour la police de tenir un cafetier maghrébin. Et tout cela confirmait la version de Dupont et de ses soutiens. Il n'y avait pas eu de victimes, ce jour-là au Havre.

Gabriel appuya sur le petit bouton rouge sous le volant. Estelle ne remarqua même pas son geste, mais dehors les plaques s'interchangèrent. Ils arrivaient au bout de l'avenue en sens unique lorsqu'il vit la Peugeot 309 foncer sur eux à toute allure. Il s'engouffra dans une rue étroite qui partait sur la droite et accéléra. La rue montait sec, et semblait se terminer dans les nuages. Il passa une seconde rageuse et poussa le moteur à fond, décrochant ses poursuivants. La voiture hoqueta sur une crête, les pneus cessèrent une seconde de mordre le bitume et elle bascula de l'autre côté, prenant aussitôt de la vitesse en dégringolant vers le port. Gabriel vit la 309 apparaître dans son rétroviseur.

- Où on arrive par là ?

Estelle semblait terrorisée, et elle répondit en bredouillant.

- C'est le Terminal de l'Atlantique.

- Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

- Des kilomètres de quais, de jetées, et des conteneurs par milliers, et des bateaux.

De toute façon, il n'avait guère le choix. La voiture allait trop vite. Les autres décrochaient, mais pas assez. La rue déboucha sur le quai. Les bas de caisse hurlèrent en frottant le sol de béton à la jonction et Gabriel tourna à angle droit, risquant de renverser le véhicule. Cent mètres plus loin se dressaient d'énormes conteneurs d'acier et de plastique. Des hermétiques et des open box recouverts de bâches. Le long du quai des engins manoeuvraient, chargeant des conteneurs dans un énorme bateau battant le pavillon à la feuille d'érable.

La R5 se faufila entre les conteneurs amoncelés comme des boîtes d'allumettes. Gabriel ne cessait de tourner, arrachant aux pneus des crissements déchirants. Tout à coup les murs de métal se resserrèrent et la voiture se retrouva face à une paroi d'acier argenté.

- Putain, on est bloqués. Gabriel se retourna, indécis.

Attendre, moteur allumé, en espérant qu'ils les cherchent

ailleurs ou reculer et reprendre la course ? La question ne le préoccupa pas très longtemps. Le capot de la 309 apparut dans le rétroviseur. Gabriel avait assez attendu. Il passa la marche arrière.

- Couche-toi ! Attrape le flingue dans la botte sous ton siège !

Les pneus agrippèrent le ciment granuleux, le moteur hurla. La 309 s'était arrêtée, bloquant complètement le passage étroit entre les conteneurs. Gabriel put lire dans les yeux du passager une incrédulité qui lui arracha un ricanement. Le conducteur avait compris trop tard. Il avait passé la première pour esquiver le coup de boutoir.

L'arrière de la 309 prit le choc de plein fouet et la voiture tourna sur elle-même. Gabriel jaillit de la R5, le Beretta à la main. Il se précipita côté conducteur. Les deux mecs étaient sonnés. Le passager avait testé la solidité du pare-brise et le sang dégoulinait le long de son front. Le conducteur ne semblait pas blessé, tétanisé simplement par le choc et la peur. Gabriel l'empoigna par le col.

- Qui vous êtes ?

L'autre balbutia une réponse incompréhensible.

- Qu'est-ce que vous voulez ?

Silence total. Gabriel jeta un coup d'oeil autour d'eux.

Personne. Les conteneurs les dérobaient à la vue et les dockers avaient l'habitude des gymkhanas de la police et de la PAF à la recherche de Roumains cherchant à embarquer clandestinement pour le Canada.

Gabriel fouillait dans la veste du conducteur. Hébété, le type se laissait faire sans protester. À côté, l'autre gémissait. Les papiers indiquaient Maxime Bojat, né à Lille le 25 février 1948, et demeurant à Bordeaux. Il pratiqua la même opération sur l'épave sanguinolente. Un certain Gérard Lherminier, né à Aix-en-Provence le 3 avril 1950, demeurant à Toulouse. Un gros et un maigre. Pas trace de carte professionnelle. Au pied du blessé, il y avait un porte-documents noir. Il se pencha pour l'attirer vers lui. Freddy VI s'était métamorphosé. Malgré le sang qui poissait tout son visage, il avait soudain empoigné Gabriel et s'efforçait de récupérer le porte-documents. Un coup bien sec de la crosse du Beretta le ramena aussitôt à une attitude moins belliqueuse. Gabriel lui referma la porte sur la jambe et il se hâta vers la R5. La porte était restée ouverte, il jeta le porte-documents sur les genoux d'Estelle. La R5 démarra et c'est alors qu'il comprit qu'il avait oublié quelque chose. Il pila net, recula, la voiture vint se glisser le long de la 309. L'antenne. Fallait-il qu'il fût con pour ne pas l'avoir remarquée avant ! Une antenne de cibiste ou de flic. La bagnole avait forcément un scanner et Laurel et Hardy n'allaient pas se priver d'appeler.

Le scanner était à moitié caché par un manteau posé entre les deux hommes, mais une partie était visible. Gabriel se reprocha une

négligence qui aurait pu être fatale, Il palpa le "ravi" du volant, pêcha un 357 sous l'aisselle puis défonça le scanner à coups de crosse rageurs. Des fils partaient par en dessous, apparents. Il les arracha violemment. Il regarda Hardy qui sanglotait sans bruit, ne put se retenir et le gros type s'écroula, assommé avec son propre revolver. Sardonique, il leur jeta sa haine au visage avant de partir :

- La prochaine fois, les jumeaux, vous oublierez pas d'attacher vos ceintures !

Vingt minutes plus tard ils passaient le pont de Tancarville sans encombre. Après, Estelle lui fit emprunter des routes départementales. La R5 avait recouvert ses plaques habituelles.

Ils prirent de l'essence dans un bled, branchés en permanence sur *Radio-France Normandie*. Le HAC avait perdu la veille contre Metz et le présentateur refaisait le match et morigénait les joueurs. Gabriel eut une envie folle d'aller le sortir du studio et de le mettre sur un terrain. De temps en temps, il regardait le porte-documents. Estelle lui avait proposé de l'ouvrir, mais il avait refusé.

À dix-neuf heures tapantes, ils arrivèrent en vue des anciens chantiers navals Van Praet, sans jamais avoir été inquiétés. France-Info avait pris le relais de la station régionale, mais à l'Ouest il n'y avait toujours rien de nouveau. La R5 pénétra dans la partie de la cale transformée en garage. Pedro n'avait pas très envie d'être cordial. La maïs plantée au coin d'une lippe désagréable, il avait fait le tour de son prototype enfoncé.

- La dernière fois que tu m'as parlé, tout allait bien, c'est ça que tu m'as dit ?

Gabriel était épuisé, il n'avait pas envie de se lancer dans une joute oratoire.

- Pedro, pour une fois, sois pas pénible. On a failli y passer.

Une lueur inquiète alluma un instant les yeux mi-clos du vieil anar.

- Pedro, ça c'est Estelle. Elle va dormir ici quelques jours, le temps que tu lui refasses une virginité.

- C'est toi qui payes, le Poulpe ?

- Ouais. T'as confiance ?

Gabriel avait surpris l'étonnement de la jeune fille.

- Le Poulpe, c'est mon surnom.

Il avait tiré le Beretta de sa veste et il le remit à Pedro.

- Il a servi ?

- La crosse, seulement.

Ils laissèrent la voiture se reposer et Gabriel résuma ses

découvertes. Sur l'immense table de bois du salon de la péniche, Pedro avait posé des chopes et deux bouteilles de Gueuze. Lui carburait au pastis. Le porte-documents trônait au milieu de la table. Gabriel avait retardé le moment de l'ouvrir. S'il ne contenait rien d'extraordinaire... Mais alors l'autre aurait fait du zèle pour rien du tout ?

Et puis il le fit glisser vers lui, tout doucement, le contempla quelques secondes encore avant de faire jouer l'ouverture. Pendant que sa main gauche maintenait la sacoche, la droite plongeait à l'intérieur, ressortant plusieurs chemises de documents qu'il étala sur la table. La moisson n'était pas terminée. Du fond du porte-documents, il extirpa plusieurs liasses de billets de banque. Il les jeta sur la table pendant que Pedro comptabilisait. Il y en avait vingt. Il en prit une, se mouilla l'index et compta. Dix billets de cinq cents balles. En tout, dix bâtons.

La première chemise comportait une quarantaine de feuilles couvertes de retranscriptions de conversations téléphoniques. Pedro se plongea dans leur lecture pendant que Gabriel continuait l'inventaire. La deuxième le concernait directement. Une trentaine de fiches signalétiques avec photo d'identité. Remarquablement détaillées. Sauf la sienne. La photo qui l'illustrait avait été prise dans de mauvaises conditions. Il était debout, l'air d'un hibou effarouché, un bras levé. Derrière on distinguait un réverbère. Le tout avait un petit air familier, sans plus. Il se concentra un moment. Au-delà du réverbère on devinait une sorte de cheminée surmontée d'une flamme. La torchère de Feyzin ! La photo avait été prise au moment où on l'assommait, près du Formule 1.

Sa fiche était réduite à la plus simple expression. Un point d'interrogation au-dessus de la photo. Une empreinte. Mention de jours et d'heures de "rencontres" avec "Music-Man" et "Bon-Aryen". Music-Man, ça ne pouvait désigner que le PDG de Radio-Sixties, mais le Bon-Aryen, il voyait pas. La date éclaira sa lanterne. C'était celle de la veille. Les types avaient un contact dans le comité de soutien de Dupont. C'était la seule explication et c'était logique. Un bon endroit pour se procurer des infos toutes fraîches.

Une inscription manuscrite toute récente confirma la piste de l'indic infiltré.

"Selon Yul, serait privé et s'appellerait Jack Eden. A appelé un numéro à Paris sur téléphone portatif Bon-Aryen. Contrôles encore impossibles."

Le conseiller du CDCA n'était pas l'infiltrateur. Estelle ne voyait pas qui pouvait être ce "Yul", mais de toute façon ça n'avait qu'une importance relative. Parmi les autres fiches, il y avait Estelle, plusieurs membres du groupe, des inconnus. Les autres chemises recelaient des plans détaillés de quartiers de villes. Pedro avait terminé sa lecture en

diagonale et se penchait par-dessus l'épaule de Gabriel, soudain très intéressé.

- T'as vu le nom des villes ? Gabriel s'était fait la même remarque.

- Ouais. Bayonne, Hendaye, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Ciboure, Pau, Bordeaux. Pas de doute, tout ça a un rapport direct avec les Basques. Faut qu'on analyse en détail, parce que je comprends toujours pas ce que Dupont vient faire dans ce pastis.

Pedro semblait songeur. En examinant la dernière chemise, il tomba sur sa propre spécialité. Des papiers, en tous genres. Cartes d'identité, permis de conduire, fiches d'état civil, cartes professionnelles, permis de port d'armes. Gabriel jetait un oeil de temps à autre. Une photo attira son regard.

- Attends, c'est un des deux types de la bagnole.

Pedro lut à haute voix.

- Jacques Ortega. Né à Bayonne le 23 mai 1951.

- Ce matin, au Havre, il s'appelait Bojat.

- Classique. Tu peux me faire confiance, ses papiers, c'est de la belle ouvrage. Je voudrais bien visiter le labo où ils ont été fabriqués !

Pedro ne tarda pas à trouver une autre carte d'identité.

Lherminier s'y appelait Joseph Garcia, né à Alger le 8 juin 1949.

- Je serais toi, je ferais très attention. Ces types sont pas tout seuls.

- Services secrets ? Police parallèle ?

- Y'a des chances... Et c'est des tueurs, ni plus ni moins.

Estelle n'avait rien dit depuis un moment. Elle arborait une mine grave et inquiète.

- Gabriel ?

Les deux hommes l'avaient presque oubliée.

- Je ne sais pas si ça a un rapport, mais en 1986 Hervé faisait son service militaire à Pau.

Et comment que ça avait un rapport !

Il était là le maillon manquant. Tout reposait sur les activités de Dupont avant son arrestation pour transport d'armes.

Gabriel se leva, allant et venant, faisant sonner le parquet de bois de la péniche.

- Estelle, tu m'as pas tout dit sur Dupont. Essaie de te rappeler du plus petit détail, même si ça ne te semble pas avoir la moindre importance.

Elle sembla perdue un instant et puis la lumière fut.

- Moi je sais pas grand-chose sur avant, mais quand il était à Rennes, il m'a écrit qu'il y avait eu un article sur le Ku Klux Klan français où on parlait de lui.

- Dans quel canard ?

- Je sais plus. *Ici-Paris* ou *France-Dimanche*... Pedro eut une moue sceptique.

- C'est des canards de merde, mais je les vois pas trop fournir ça à leurs drogués. Des mêmes qui se shootent aux culpitudes de la famille royale anglaise...

- Vous avez raison, c'était peut-être un autre journal. Il m'avait demandé de lui en trouver un exemplaire, mais il ne savait pas quand l'article était passé.

Gabriel la coupa.

- C'était pas au moment de son procès ?

- Si, peut-être.

- Ça serait logique. Ton canard, à mon avis c'est *Détective*.

Elle haussa les sourcils.

- Je suis plus sûre de rien.

Gabriel se tourna vers Pedro, qui continuait à farfouiller dans les papiers.

- Trouve-moi une carte de presse pour un canard de province, demain je file rue Viviani. Ce soir c'est trop tard, les locaux seront fermés.

Il eut soudain l'air de quelqu'un qui vient d'avoir une idée géniale.

- Combien de temps il me faut pour aller à Montmédy en moto ?

Pedro alla chercher une carte dans la bibliothèque qui tapissait presque complètement le mur du fond de l'habitable et revint l'étaler à côté des papiers.

- T'as deux possibilités. Par Reims, Charleville ou en montant plus haut par la Belgique. Tu te rabats après. C'est peut-être pas con. Si les autres te cherchent, en arrivant par la Belgique t'évites des contrôles... Mais tu peux pas y aller en moto... Gabriel sourcilla.

- Tu vas te taper des routes mouillées, du verglas et avec un peu de bol de la neige.

Il avait raison. Gabriel courut au réfrigérateur, prit deux bières, un camembert. Il rafla deux pommes et la moitié d'une baguette.

- J'y vais. Je suis de retour demain.

- Où tu vas trouver ton type ?

- Chez lui.

- Tu peux pas rouler avec la R5 défoncée. Ils ont le signallement et les numéros...

Il soupira.

- Prends l'Opel. T'attends deux minutes, je te mets d'autres plaques.

Gabriel sourit.

- T'es quelquefois un père pour moi, Pedro. Il se ravisa soudain.

Refile-moi le Beretta. On sait jamais. Et puis, occupe-toi de la petite et appelle Cheryl.

- Je lui dis que tout va bien ?

- Natürlich...

Au moment de partir, il fut pris d'une intuition. Il rafla sur la table les cartes d'identité de Laurel et Hardy.

9.

Il était arrivé sans encombre à Montmédy en passant par la Belgique. Il avait appelé au domicile de Lopez. Personne n'avait répondu. Il avait alors composé le numéro de la prison, s'était fait passer le gardien. Il y était allé au flan, s'était présenté comme Jean-Paul Leroy, de la Police des polices, désireux de recueillir un témoignage sur la mort de Dupont. Au bout du fil, l'autre avait semblé ébranlé. Gabriel avait appris qu'il terminait son service à sept heures et ils s'étaient fixé rendez-vous pour neuf heures au commissariat. C'était indispensable pour inspirer confiance. La Police des polices irait pas filer un rencard dans un café. Il était minuit passé. Il ne trouverait plus d'hôtel à cette heure-là et de toute façon moins il laisserait de traces de son passage et mieux ce serait. Il lui fallait attendre jusqu'à ce que Lopez sorte de la prison et regagne son domicile. Il traversa Montmédy. C'était tout petit. Un panneau indiquait "Citadelle". Il prit la route étroite qui montait presque à pic et se retrouva au bout de cinq cents mètres au pied d'une muraille et d'un pont-levis baissé dont la facture devait tout à Vauban. Il gara l'Opel et rentra dans la citadelle au moment même où il se mettait à neiger. Il ne faisait pas vraiment froid, mais il commençait à se sentir très las. Il prit cependant le temps de lire les indications historiques répétées à intervalles réguliers. La citadelle était imposante et la ville avait joué un rôle historique non négligeable par sa position stratégique. Ce qui le frappa surtout c'est que les immigrés royalistes et leurs alliés d'Europe y attendaient Louis XVI lors de sa fuite. On n'était pas très loin de Varennes et de Sainte-Menehould. Il sourit à l'évocation de ce nom. Si les circonstances avaient été différentes, il aurait poussé jusque-là, pour voir si la ville méritait vraiment son titre de capitale du pied de cochon. Il se promena sur le tour de garde. La neige tombait dru à présent et avait déjà recouvert la vallée qu'on devinait au-dessous. Gabriel se demanda si le bled où l'attendait le moteur du Polikarpov se trouvait très loin. La Meuse était un département sous-peuplé mais assez étendu. De toute façon cette affaire était trop dangereuse pour qu'il pût l'entrecouper d'opérations personnelles. Il se promit d'y revenir dès que tout serait réglé. Et il essaierait de persuader Cheryl de l'accompagner. La neige étouffait ses

pas. Il redescendit doucement, reprit son véhicule, roula un peu pour réchauffer l'habitacle et revint dix minutes plus tard se garer dans la citadelle. Personne ne viendrait l'y déranger. Puis il baissa le dossier du siège et s'enroula complètement dans les deux plaids qui protégeaient la banquette arrière. Il s'endormit en contemplant les flocons qui virevoltaient tout autour de lui.

Il se réveilla vers six heures, les pieds gelés. C'était toujours par les pieds qu'il s'enrhumait. Dommage, car il n'avait froid nulle part ailleurs. Il avait oublié qu'il neigeait et il s'étonna de ne plus rien voir. Le pare-brise était recouvert d'une couche épaisse et les vitres arrière et latérales collées de millions de flocons. Il mit en marche, dégivreur et chauffage à fond, et sortit se dégourdir les jambes. Il marcha un peu, tapa des pieds pour rétablir la circulation et avala ce qui restait du pain et du camembert de la veille. La dernière pomme lui servit de dentifrice. Il réintégra la voiture, partit à petite vitesse. Il avait repéré la rue de Lopez la veille, et il roula un peu pour passer le temps, croisant les chasse-neige de la ville et de l'équipement qui n'avaient certainement pas cessé de tourner car les routes étaient dégagées, sablées et salées, alors qu'au moins dix centimètres de neige garnissaient champs et trottoirs. Il regarda sa montre. C'était l'heure de prendre sa planque. Il avait bien songé à aller attendre le maton directement à la prison, mais il n'avait pas la moindre idée de la gueule qu'il pouvait avoir et il n'était sûrement pas le seul à terminer à cette heure-là.

L'impasse de la Mirabelle n'était pas bien longue et se terminait par trois petits blocs de cinq étages assez propres, encadrant un espace vert qu'un panneau interdisait aux chiens sachant lire. Il passa au pas, cherchant un emplacement. Il fit demi-tour et réussit à se garer à moins de vingt mètres du bloc le plus proche. Quand Lopez arriverait, il le reconnaîtrait à l'uniforme et il s'engouffrerait derrière lui. Après, le Beretta saurait bien le convaincre de la nécessité d'une petite conversation amicale. Gabriel s'engonça dans son fauteuil, attira à lui un journal abandonné par Pedro et feignit de se passionner pour sa lecture. De l'autre côté de la rue, il vit tout à coup remuer dans une BX. La plaque arrière était masquée par une autre voiture. Il pratiqua une fente dans le canard et observa attentivement. C'était un couple. Très amoureux à en juger par les étreintes qu'il échangeait. Gabriel ricana en regardant sa montre. Fallait pas être frileux pour venir se bécoter à sept heures dix alors que la température marquait à peine zéro. Quoique... la fumée noire qui sortait sur le côté révélait un moteur allumé. Il tressaillit. Un véhicule venait de se présenter à l'entrée de l'impasse. Il se fit tout petit. Sa main vérifia la présence du Beretta.

La voiture glissa sans bruit et il put distinguer ce qui

ressemblait furieusement à un uniforme de maton. Il ne lâcha plus le rétroviseur extérieur des yeux. Lopez avait passé le bras par la fenêtre de la voiture et appuyé sur le bouton d'une petite boîte fichée sur un piquet de fer peint en vert. La barrière s'était soulevée et il gara sa voiture sur un petit parking privé. Il fallait y aller. Gabriel se coula hors du véhicule, pressa le pas. L'homme était petit et assez corpulent, il marchait sans se hâter. Il pénétra dans le bloc du milieu. Gabriel accéléra mais en lui laissant suffisamment d'avance, puis il entra à son tour dans l'immeuble, notant au passage sur une des douze boîtes aux lettres que monsieur Lopez habitait au troisième gauche. Les chaussures du maton résonnaient sur le palier à la mi-étage. Penché au bas des marches, Gabriel aperçut un pan de veste. Il avança sur la pointe des pieds. Et puis il entendit un bruit sourd suivi d'un gémissement. On se battait juste au-dessus de sa tête. Il dégaina le Beretta tout en montant les marches quatre à quatre. Hardy tentait d'étrangler le maton à moitié affalé contre le mur, tête bloquée contre la rampe. Quand Bojat-Ortega-Hardy vit Gabriel, la haine remplaça la conscience professionnelle. Il abandonna le gardien dont l'uniforme était inondé de sang, laissa tomber la lame qui en était responsable et plongea le bras sous son aisselle gauche.

Le Poulpe l'avait devancé. La balle du Beretta traversa la rotule du tueur. D'un coup de pied, Gabriel balança l'arme que Hardy venait de lâcher sous l'effet de la douleur. Elle dégringola bruyamment dans l'escalier. Après la détonation, ça risquait d'attirer du monde. Il empoigna le maton qui saignait abondamment. Le coup était passé dix centimètres en dessous du coeur. Il fit glisser le bras droit autour de son cou, souleva, assura sa prise et descendit le plus rapidement possible la volée de marches. Personne n'était venu aux nouvelles. Il se dirigea vers l'Opel, aperçut la silhouette près de la BX. La femme était au volant, mais le type attendait, porte arrière ouverte. Gabriel comprit aussitôt qu'ils accompagnaient Hardy. L'homme fit un mouvement. Gabriel n'avait pas lâché le Beretta qui pendait au bout de sa main. Il donna un coup de rein pour réassurer contre lui le maton sanglant et tira deux fois au jugé. Il ne sut pas si le type était touché, mais il le vit s'engouffrer dans la BX qui démarra sur les chapeaux de roue. Il enfonça le maton à l'arrière de l'Opel, espérant que les deux plaids absorberaient le sang au maximum. Les autres avaient tourné à gauche. Il prit la direction opposée et se retrouva rapidement sur la départementale qui menait à la Belgique. Le poste frontière était fermé, comme la veille, et il n'y avait pas trace de la volante. Derrière, l'autre se tordait. Gabriel donna de la voix.

- Ta gueule. T'es que blessé. Tu risques rien si t'es soigné dans l'heure qui vient.

- Amenez-moi à la clinique, je vous en supplie...

C'étaient les avantages de la petite ville de province. On est tout de suite à la campagne. Il y avait des bois partout. Gabriel s'enfonça dans une allée un peu boueuse. Pas assez cependant pour risquer de s'embourber. Derrière, l'autre se croyait à l'agonie. Il arrêta la voiture, mais laissa le moteur en route avant de se retourner.

- Bon, Lopez, plus tu parleras vite, plus t'auras de chances d'être soigné rapidement.

- Que me voulez-vous ?

- Police des polices. Je veux tout sur l'assassinat de Dupont à la prison Sainte-Anne à Avignon. T'es le seul témoin. Et tu notes que j'ai bien dit assassinat... Alors perds pas de temps.

L'autre gémit de plus belle.

- À toi de voir, moi j'ai tout mon temps.

- Je peux rien dire, ils me tueraient.

Gabriel tourna la clef. Le moteur cala.

- Tu vois pas qu'ils t'auraient tué de toute façon si je m'étais pas trouvé là ? Alors si tu tiens à ta peau, le mieux c'est de tout dire. S'ils savent que d'autres sont au courant, ils seront obligés de s'écraser. Ils peuvent pas flinguer tout le monde !

Lopez gémissait toujours mais plus faiblement. On voyait qu'il gambergeait à toute vitesse. Puis il comprit que l'essentiel, c'était déjà d'être en vie maintenant.

- Dupont était un sale type. Mais je suis pour rien dans sa mort... Une semaine avant, on m'a convoqué à la direction. Le patron m'a présenté à un type que je ne connaissais pas et puis il est sorti. Le type m'a expliqué que Dupont devait mourir, qu'il y allait de l'intérêt de la France. Que j'avais pas le choix, et qu'au contraire... j'avais une promo à y gagner. Un exil ici à Montmédy et puis très vite le retour dans le sud. À Nice, où j'ai presque toute ma famille...

Il s'essouffait, mais Gabriel fit semblant de ne pas s'en rendre compte.

- ...Il fallait que je lui trouve deux Maghrébins qui accepteraient de liquider Dupont en échange d'une libération anticipée. J'ai fait ce qu'on me demandait et c'est moi qui suis allé chercher Dupont et qui l'ai emmené à la douche. Mais l'autre type était là pour me surveiller. Voilà comment ça s'est passé...

- Les Maghrébins, y sont où ?

- Officiellement, ils ont été expulsés. Mais à mon avis, ils sont quelque part à Paris. Je vois pas l'intérêt qu'il y aurait eu pour eux à se retrouver en Algérie en ce moment.

- Le type en question, c'est celui qui a tenté de te "suicider" ?

- Oui. Je sais rien de plus et je vais crever si je continue à perdre mon sang...

Gabriel remit en marche. Dès qu'il eut retrouvé le macadam, il

roula à vive allure. Un panneau indiquait Bouillon. Il obliqua. Moins de dix minutes plus tard, il fonçait vers l'hôpital. C'était un corps de bâtiments anciens qui dominaient la Semois. Magnifique, mais c'était pas le moment de faire du tourisme. Il le contourna, rentra sur un parking très encombré, glissa son véhicule entre une Mercedes et un Ford Transit. Il aida Lopez à s'extirper de l'Opel, l'allongea sur le sol.

L'autre trouva la force de protester.

- Vous allez pas me laisser là ?

- T'en fais pas, j'appelle quelqu'un, on va venir te chercher.

Avant de démarrer, il lui cria par la fenêtre :

- Si j'étais toi, je cracherais le morceau aux flics belges, ça fera un tas de complications diplomatiques et les autres te lâcheront.

Il roula jusqu'à l'entrée du bâtiment, laissa tourner le moteur et pénétra dans l'hôpital. La réceptionniste était une rousse somptueuse. Pour un peu on serait venu se faire hospitaliser pour un cor au pied. Il signala un homme blessé à l'arrière du bâtiment et prétexta avec regret une visite urgente pour décliner la proposition de la créature d'attendre la police.

Moins de quatre heures plus tard, il buvait un café brûlant en compagnie de Pedro. Estelle n'était plus là. Pedro l'avait déposée au salon de Cheryl. Ses nouveaux papiers avaient respecté son âge véritable, elle n'avait que vingt ans, mais elle s'appelait à présent Rosa Makhno.

Gabriel ne put s'empêcher de rire.

Pendant son absence, Pedro avait bien travaillé. Après avoir déposé Estelle, c'est lui qui était allé au siège de *Détective*. Il avait trouvé l'article dans le numéro 468 du 5 septembre 1991. Il s'était engagé à faire référence à l'hebdo dans l'article qu'il était censé écrire pour *La Marseillaise* et on l'avait laissé consulter les archives sans problème...

Au retour, il avait trié tous les papiers et pris quelques notes. Il n'arrivait pas à cacher une joie d'enfant devant la satisfaction de Gabriel.

L'article ne révélait rien de bien nouveau sur Dupont ni sur les activités qui lui avaient valu sa condamnation. En revanche, les quelques lignes sur ses antécédents permettaient enfin de confirmer une piste.

Né en 1967, dans une famille nombreuse honorablement connue, Dupont avait adhéré au Front National en 1983 avant de le quitter l'année suivante parce qu'il le trouvait "enjuivé". C'était en 1985 que les choses commençaient à devenir intéressantes. Le 3 avril,

il rentra à l'École des Troupes Aéroportées. Trois mois plus tard, il était adjoint au chef du secrétariat des Services Techniques du Cinquième Régiment d'Hélicoptères de Combat à Pau. Et le 26 octobre, il était porté déserteur. Le reste, l'arrestation pour transport d'armes et la suite, ne révélait rien de neuf.

Son assassinat, c'était entre le 3 avril 1985 et le 26 octobre 1986 qu'il fallait en chercher les causes. Quelque part entre Pau et l'Espagne, Hervé Dupont avait vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir. Ou, mieux, il y avait participé.

Gabriel examina les notes de Pedro avant d'aller prendre une longue douche. Il avait toujours des vêtements de rechange dans la péniche. Heureusement, car il commençait à sentir le fauve. Le fric était soigneusement rangé. Gabriel contempla les liasses puis en tira six devant lui, les tendit à Pedro.

- Trois bâtons, c'est trop.

- Un pour le Beretta et la voiture. Un pour les réparations. Un pour l'amitié.

- L'amitié, ça n'a pas de prix...

- Justement, c'est ma contribution à l'entretien de Carmela, ma péniche préférée !

Pedro soupira.

- Si c'est pour Carmela, je peux pas dire non. Elle me coûte aussi cher qu'une femme !

- Tu m'en gardes deux pour la petite, mais tu dis rien. Quand elle va devoir récupérer son même, elle aura trois sous devant elle. Le reste c'est pour mes frais et pour mon moteur.

Pedro regardait les documents étalés sur la table.

- Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

- Je file au Pied de Porc. Maria est basque. Tu te vexes pas, mais sur toute cette merde elle en saura plus que toi et moi réunis, surtout si la solution réside dans les trois lettres qui terminent ta note de service.

Une feuille aux trois quarts blanche trônait sur le dessus du paquet. En énormes capitales, au feutre noir, Pedro avait posé une question en trois lettres et autant de points d'interrogation : "GAL ???"

Avant de franchir la porte, Gabriel se retourna. Pedro ne comprit qui il imitait que lorsqu'il le vit tordre sa lèvre inférieure et rentrer sa tête dans les épaules. Il ne put s'empêcher de rigoler franchement quand le Poulpe se mit à chanter :

"Toute la musique que j'aime,

Elle vient de là, elle vient du blues... "

et que, mimant une dégustation de café, petit doigt levé et tasse imaginaire, il déclara d'une voix rauque : "le GAL, l'égout..."

Il poussa la porte de la Sainte-Scolasse à midi et demi. Il était passé rue Popincourt et Cheryl avait abandonné ses clientes pour l'accompagner dans la chambre boudoir. Il n'avait pu résister et dans l'escalier en colimaçon il avait caressé ses jambes divinement gainées de noir. Elle s'était arrêtée et ils avaient échangé une étreinte qu'il avait été plus prudent d'aller terminer dans l'appartement. C'était curieux. Il croyait la connaître par coeur et il était régulièrement surpris de ses réactions. Il s'attendait à des reproches et elle avait été tendre et passionnée. Il lui avait expliqué qu'il devait repartir encore une fois, mais que c'était la dernière. Pour cette affaire en tout cas. Qu'après, croix de bois croix de fer, s'il mentait il irait en enfer. Mieux, elle n'avait pas dit non quand il lui avait proposé de l'emmener chercher le moteur au fin fond de la Meuse à son retour du sud-ouest. Avant de reprendre sa voiture, il était rentré dans le salon pour dire bonjour à Estelle-Rosa. Il l'avait trouvée épanouie. Une petite fille qui renouait avec la vie. Cheryl lui avait fait un signe de tête. Tout se passait bien.

Gérard était à la bourre avec le restau plein comme un oeuf. Ça ne l'empêcha pas de se diriger vers Gabriel et de le serrer dans ses bras, comme s'il ne l'avait pas vu depuis six mois. Maria le relaya et il lui susurra à l'oreille qu'il avait à lui parler. Au point où il en était, il attendrait bien que le coup de feu s'apaise. Elle le servit dans la partie bar, à sa table. Il se régala de pieds de cochon, en reprit deux fois avant de caler, puis se rinça les doigts en contemplant avec satisfaction les osselets prêts à jouer. Une nouvelle rincette pour lire la presse. Le pied de cochon, ça colle ! *Le Parisien* le régala d'une suite de faits divers bien saignants. On n'arrêtait pas le progrès. Un garçon de dix-sept ans avait éliminé toute sa famille à la Kalachnikov et un autre, un poil plus jeune, avait liquidé quatorze personnes à la 22 Long Rifle, performance beaucoup plus méritoire du strict point de vue calibre. Quand il passa près de Maria en allant aux toilettes se laver les mains encore un peu poisseuses, elle lui fit signe qu'elle était à lui d'une minute à autre.

Vlad s'occupait de la vaisselle et Gérard encaissait en recevant les compliments de la clientèle. Justement, il rosissait sous les éloges

d'un type qui tournait le dos à Gabriel mais dont la voix lui était vaguement familière. Quand il sortit, Gabriel identifia Paul Crauchet. Gérard était aux anges.

-Tu l'as reconnu ?

Gabriel adorait l'interprète de *Bof* et des *Granges brûlées* et il avait envie de faire plaisir à Gérard.

- Aussi chouette que dans ses films.

Maria l'appela et ils montèrent à l'appartement. En entrant dans le séjour transformé en jungle équatoriale, Gabriel ne put retenir une plaisanterie.

- Tu sais ce qui manque dans tes baobabs, Maria ?

Elle attendait le vanne, l'air faussement courroucé.

- Un ou deux singes.

- C'est pas pour me dire ça que tu m'as demandé de monter ?

- Non, je suis sérieux. Je crois que ce coup-ci toi seule peux me renseigner. Tu es d'où ?

Elle le regardait sans comprendre.

- Tu sais bien d'où je suis. J'suis une espingot pur sucre de canne.

Il secoua la tête.

- D'accord, mais de quel bled exactement ? Un coup tu prends l'accent de Teruel, un coup celui de Barcelone...

-Je suis d'Egües.

- Enchanté !

- Egües, c'est un petit village tout près de Pamplona.

- T'es basque ?

- Par ma mère. Mon père était des Asturies.

- Le nationalisme basque, Herri Batasuna, l'ETA, le GAL, tu connais bien ?

- Tu parles si je connais. Tu dois pas le répéter, Gabriel... je sais que tu le feras pas, mais c'est plus d'une fois qu'on a hébergé des Basques ici...

- Gérard disait rien ?

- Gérard ? Il est formidable, Gérard...

Oui, Gabriel savait. Autrement il aurait pas passé le quart de sa vie à la Sainte-Scolasse.

- Et maintenant, c'est fini ?

- On n'est plus d'accord. Trop de morts. Des enlèvements.

Quelquefois n'importe qui. Mais...

- Qu'est-ce que tu sais sur le GAL, Maria ?

- Fais attention, Gabriel. Ces gens-là, c'est des tueurs.

Elle s'interrompit quelques secondes, lissa sa jupe noire. Ses mains tremblaient.

- Je ne vais pas te faire un cours d'histoire. Tu connais dans les

grandes lignes ce qu'on appelle le problème basque. Pour contrer le nationalisme, il y a eu longtemps, outre la répression officielle et légale de l'État espagnol, les actions de groupes d'extrême droite plus ou moins manipulés par le pouvoir. Les guérilleros du Christ-Roi, le mouvement Triple A et puis le Bataillon Basque Espagnol... Tous ces mouvements s'en prenaient à des réfugiés basques vivant au pays basque nord. Mais c'était encore anarchique, pas toujours très efficace et c'est alors...

- ...qu'est créé le GAL ?

- Oui, exactement. Après l'arrivée des socialistes au pouvoir et forcément avec leur complicité. Tu lis les journaux... Attends deux minutes je vais te chercher ça.

Il la regarda naviguer entre les philodendrons, les rhododendrons, les evaniscus et les lauriers-roses. Il y avait une petite pièce au fond qui servait de chambre et où Gérard gardait un antique ordinateur qui avait déjà servi à Gabriel dans l'affaire des rouges bruns. Elle revint aussitôt avec une chemise violette qu'elle ouvrit, lui tendant des photocopies d'articles récents. La sélection était éclectique. Libé fournissait le plus gros bataillon avec des titres qui en disaient long : *"Le silence embarrassé de Gonzalez sur la sale guerre contre l'ETA"*, *"L'affaire du GAL pourrait couler Gonzalez"*, *"L'implication de Gonzalez dans l'affaire du GAL examinée à Madrid"*.

Mais on trouvait aussi *Minute* accusant aussi les socialistes français sous le titre "Vingt-sept meurtres sur la conscience".

Plus intéressant, le dossier comprenait des analyses année par année sur les activités du GAL dans une petite revue confidentielle, Article 31, et une enquête de *L'Humanité-Dimanche* dont le titre fit éclater de rire Gabriel.

Maria le contemplait, vaguement inquiète. Il lui caressa le bras tendrement.

- Non, je ris pas de toute cette saloperie, c'est le titre de l'enquête, on a eu la même réaction, chez Pedro.

Le journaliste avait sous-titré son *"Terrorisme d'État au pays basque"* *"Le GAL, l'égout"*.

- J'ai plus le temps de tout lire, Maria, continue à me résumer.

- C'est très simple, l'État espagnol a décrété le plan ZEN, l'abréviation en espagnol de zone spéciale nord. En gros, détruire la base sociale de l'ETA en ternissant son image politique et en la présentant comme purement terroriste, fanatique, voire fasciste. Parallèlement, faire passer des lois d'exception scélérates, centraliser l'action policière en favorisant infiltration et action psychologique et enfin sous couleur d'Europe, resserrer les liens avec les pays ayant souffert du terrorisme.

- Et dans ce cas précis, avec la France, concernée au premier

chef, par la présence de nombreux réfugiés basques sur son sol ?

- Tu as tout compris. En gros, de 1983 à 1986, le GAL va multiplier les assassinats, les attentats, les provocations poussant les militants basques et les réfugiés à s'armer pour se défendre. Comme simultanément la police laisse les tueurs tranquilles mais s'acharne sur les réfugiés, il n'est pas difficile pour les autorités françaises d'expulser des dizaines de Basques. Et que ce soit sous le gouvernement socialiste ou celui de la première cohabitation.

- Mais où on les expulse ?

- Y' a le choix. Panama, Venezuela, Togo, Algérie. Quelquefois, directement dans les prisons espagnoles. Une affaire dégueulasse. Mais, pour en revenir à ton type, tu dis qu'il était d'extrême droite, alors rien n'empêche qu'il ait été enrôlé au GAL.

- Tu connais des cas ?

- Et comment ! Les galeux étaient de trois sortes. Je parle des galeux français, parce que les Espagnols c'étaient tous des flics ou des militaires.

Les Français il y avait d'abord des ex-OAS réfugiés dans les années soixante en Espagne, dans la région de Valence et protégés du régime franquiste. En général, ils avaient commencé sous les guérilleros du Christ-Roi, comme Jo Turiza déjà inquiété en France lors de l'affaire Ben Barka. Tu as ensuite toutes sortes de mercenaires connus pour avoir été des anciens du Congo belge, du Biafra ou du Liban ou des légionnaires déserteurs comme Échalier qui a fini par se livrer parce que ses complices menaçaient de le liquider, et avec eux des types liés à l'extrême droite française ou espagnole. Enfin t'as les flics et là on n'avait que l'embarras du choix...

-On AVAIT...

- Eh oui, il y a eu une épidémie... Le commissaire Metge, qui travaillait main dans la main avec la police espagnole au point de fournir à leurs tueurs les numéros de plaque minéralogique des Basques et des photos d'identité des gens contrôlés. Metge avait recruté l'inspecteur Castets, à la retraite, mais ayant gardé des contacts nombreux et solides, et d'autres comparses moins importants, un légionnaire en garnison à Bayonne, un gendarme en activité. Officiellement Metge n'a jamais informé sa hiérarchie... mais va savoir.

- C'étaient des convaincus ?

- Certainement. Avec de solides idées d'extrême droite mais ça rapportait gros, tu sais. On a pu établir que Metge et deux autres flics avaient touché deux millions de francs pour un triple enlèvement et les exécutants ordinaires touchaient entre neuf et quinze millions par Basque exécuté. Anciens, bien sûr, mais ça explique que les candidats aient appliqué. Entre autres, plein de truands des milieux marseillais

et bordelais.

- Tout ça est prouvé ?

- Oui, mais on ne saura jamais toute la vérité. Metge s'est tué en voiture en 1985. Sur une route parfaitement rectiligne. Castets est mort plus tard, en 1993, d'un cancer. Jamais entendu par la justice. Quatre autres sont morts dans des circonstances suspectes. Ceux qui restent sont des seconds couteaux, du menu fretin. Ils ont déjà été relâchés ou attendent tranquilles leur libération. Ils n'ont aucun intérêt à faire de vagues.

Gabriel se grattait la tête. Pour être au coeur de l'affaire, on y était, mais Dupont n'avait pas été liquidé pour ça. Même s'il avait participé aux activités du GAL, il n'avait pas pu y tenir un très grand rôle. Il n'avait vécu en gros que dix-huit mois dans le sud-ouest avant de désertier.

Il fit part à Maria de sa réflexion avant de penser à quelque chose qui lui était déjà passé par la tête.

- Tu n'aurais pas la liste des actes terroristes imputés au GAL quelque part ?

Il y avait encore quelques revues sous les articles qu'elle lui avait montrés.

- Je dois avoir ça dans HIGOA, je te l'ai pas donné parce que c'est en basque et que malgré tes compétences insondables, je ne crois pas que tu le pratiques !

Elle feuilleta une petite revue dont la couverture, sous le titre "Contre le terrorisme d'État !" s'ornait d'une photographie représentant François Mitterrand, Felipe Gonzalez, entourés d'Edouard Balladur et du ministre de l'Intérieur espagnol, précédant une foule d'officiels lors d'une rencontre. Celle qui avait scellé le 1er décembre 1983, l'accord de coopération antiterroriste franco-espagnol ? Maria ne le croyait pas. Celle-là avait dû rester archi-secrète. À l'intérieur s'étalait une chronologie des actes imputables au GAL, il y en avait cinq pages avant d'arriver à avril 85. Elle traduisit à partir de cette date bien qu'il fût improbable que Dupont ait pris si vite du service. Au fur et à mesure, Gabriel crayonnait des notes très succinctes sur son petit carnet. Ils éliminaient toutes les affaires dont les coupables avaient été arrêtés ou à tout le moins identifiés, même s'ils étaient en cavale.

Gabriel retint trois cas qui lui paraissaient intéressants.

Le premier évoquait l'explosion d'une bombe au domicile à Bayonne de Sancho Jauregi, réfugié depuis un mois, marié et père de deux enfants. Jauregi avait échappé à la mort mais pas sa petite fille. L'explosif utilisé était de la tolite. En outre, et Gabriel l'avait découvert avec un étonnement certain, la plupart des attentats du GAL se faisaient au fusil ou au pistolet-mitrailleur. Les bombes constituaient l'exception. Le deuxième cas l'intéressait bien qu'il fût officiellement

résolu. Deux individus armés avaient ouvert le feu sur un Français connu pour son soutien à la cause basque, dans un café de Biriatu. Les deux types avaient été arrêtés. L'un d'eux venait de terminer une période d'engagement de trois ans au Cinquième Régiment d'Hélicoptères de Combat à Pau. Coïncidence ? En tout cas, ça valait le coup de vérifier. La troisième affaire s'était déroulée près de Saint-Pée en Nivelle. Une fusillade nourrie contre la 2 CV d'un berger. Plusieurs tonneaux, la mort instantanée du berger. Et puis une deuxième fusillade contre la voiture d'où étaient partis les vingt-deux premiers coups de feu. Dans l'Audi 80, un cadavre criblé de balles. Celui d'une jeune femme coiffée d'une perruque blonde. Christine Amboulive, vingt-six ans, instructrice de parachutisme au Para-Club de Pau.

Pau, encore une fois. Ça ne voulait pas forcément dire grand-chose, mais un détail piqua la curiosité de Gabriel. La fille avait été tuée dans l'Audi à la place passager. Du conducteur, on ne disait mot.

Et, surtout, ce double attentat avait eu lieu le 24 octobre 1986, soit deux jours avant la date de la désertion d'Hervé Dupont.

Ils redescendirent dans la salle du bar. Il ne restait plus que les habitués de l'après-midi. Gérard jouait les fâchés.

- Que tu m'enlèves Maria à l'heure de la vaisselle, je pourrais encore le supporter, mais que tu m'écarteres de tes confidences, ça je suis pas près de te le pardonner.

Gabriel s'approcha de lui, le saisit par les épaules.

- Gérard, je t'aime bien tu sais. Mais aujourd'hui j'avais besoin de Maria es qualités.

Il quitta la Sainte-Scolasse sans consommer. Cette affaire commençait à lui peser et il avait de la route à faire.

10.

Il n'était pas passé voir Cheryl. Il n'aurait pas eu la force de repartir. Quoi qu'il pût arriver maintenant, il avait la conviction que c'était à Pau que l'écheveau se dénouerait.

Plus il réfléchissait moins il était persuadé que Dupont ait été membre du GAL. Et même dans ce cas, ça n'était pas pour ça qu'on l'avait liquidé. Le GAL n'existait plus et des deux côtés des Pyrénées, les services des ministères de l'Intérieur essayaient de reléguer toute l'affaire aux poubelles de l'Histoire. Gabriel avait la nette impression que ce serait beaucoup plus difficile pour Felipe Gonzalez que pour les hommes politiques français et les premiers ministres successifs, socialistes ou RPR. Quant à l'ex-Président français, les retombées éventuelles de toute l'affaire n'étaient certainement plus sa préoccupation majeure.

Les restes du GAL devaient être beaucoup plus préoccupés de sauver ce qui pouvait encore l'être que de tenter de liquider un condamné à perpète. Et même s'ils l'avaient voulu, ils ne disposaient de soutiens stratégiques ni logistiques nécessaires à ce genre de travail.

Non, il y avait autre chose et il croyait commencer à percevoir la vérité.

Il avait roulé toute la nuit. C'était une année humide. Il avait eu la flotte dans le midi, la flotte au Havre, la neige à Montmédy et il récupérait des averses violentes dans le sud-ouest. Il s'était arrêté à deux reprises pour s'alimenter, vider café sur café et prendre des douches réparatrices. Arrivé à Pau, il avait commandé un solide déjeuner et il acheva ses tartines beurrées en établissant le programme des heures suivantes.

Il se rendit ensuite à la poste. La pluie cinglait violemment les passants et il n'accorda pas la moindre importance à la ville.

Le Minitel était libre. Il tapa le nom Amboulive. Il n'y en avait pas moins de quatorze pour le département, dont sept à Pau même. Il recopia la liste. Puis il ressortit, préférant téléphoner d'une cabine. Le

neuvième était le bon. Bernard Amboulive était le frère de la jeune instructrice assassinée. Il ne fit aucune difficulté pour accepter de rencontrer Gabriel. Il habitait Artiguelou et il proposa au Poulpe un rendez-vous à la sortie du village. En contrebas de la route il y avait un chemin de terre qui menait à une bergerie abandonnée. Il l'attendrait à quinze heures. Comme s'il avait deviné la réserve de Gabriel, il avait expliqué qu'il n'évoquait plus jamais l'affaire devant sa femme qui ne s'en était jamais remise.

Gabriel appela ensuite la caserne qui hébergeait le régiment d'hélicoptères de combat. Il se présenta comme Frédéric Donnet, professeur d'histoire à Pernes, Vaucluse, préparant une thèse de troisième cycle sur la désertion de l'Antiquité à nos jours. On lui répondit très agréablement que le capitaine Bertucelli se ferait un plaisir de le recevoir. La grande muette avait fini par comprendre elle aussi les mérites de la communication. Elle avait aidé au tournage de *L'Affaire Dreyfus* de Boisset et à présent elle allait recevoir le Poulpe *himself*.

Gabriel sortit de Pau car la caserne se trouvait en réalité à Uzein, quinze kilomètres plus loin. Il s'arrêta dans un routier et dévora une omelette arrosée de Pelforth brune. C'était la seule bière disponible à peu près consommable. Les autres contenaient autant de plomb qu'un étang de Sologne à la période de la chasse. Il s'étira, une espèce de bien-être lui tira un frisson agréable. Il était fin prêt pour affronter l'Armée française.

Le capitaine Bertucelli était un homme d'un commerce très agréable. Il n'avait qu'un défaut apparent. Il aimait sincèrement l'armée. Il s'était d'ailleurs arrangé dans la conversation pour savoir si Gabriel avait bien fait son service et il avait beaucoup ri à ses démêlés en bataillon disciplinaire. Il avait pris le ton de la confiance pour expliquer au Poulpe que c'était avec les vrais rebelles qu'on faisait les meilleurs soldats. Il avait fait monter des bières par un appelé qui classait vaguement des papiers dans son bureau et le faux professeur d'histoire put lui exposer les arcanes de son futur mémoire. Le capitaine parlait beaucoup et Gabriel n'avait pas encore trouvé le moyen d'aborder le cas particulier du déserteur Dupont. Profitant que l'autre vidait d'un seul trait une Kronembourg, Gabriel se lança.

-Capitaine, si j'osais...

L'autre se fit lyrique.

- Mais osez, osez, un gaillard qui a connu les bataillons disciplinaires ne peut être entièrement mauvais.

Il rit bruyamment. Gabriel fit écho servilement.

- ...Si j'osais, je vous demanderais bien à pouvoir consulter un dossier de déserteur. Oh, pas pour le reproduire, mais à titre d'information.

- Accordé !

Gabriel n'en revenait pas. Pourtant il fallait que ce fût le dossier de Dupont ou ça ne servirait à rien. Il s'enhardit.

- Capitaine, j'ai lu dans la presse qu'un ancien déserteur du cinquième RHCP avait trouvé la mort dans une rixe en prison, c'est un cas intéressant, non ?

Bertucelli n'avait pas cillé. Si ce type savait quelque chose, il cachait drôlement bien son jeu. Il appela le troufion.

- Mogue ? Amenez monsieur Donnet aux archives et demandez au lieutenant Macary de lui sortir le dossier Dupont.

Avant que Gabriel suive le jeune homme, le capitaine Bertucelli lui serra une poignée de main énergique.

Gabriel suivit le troufion dans un dédale de couloirs qui semblait ne jamais devoir finir, puis ils gravirent un escalier aux marches de marbre sonores avant d'arriver dans une salle étroite et crasseuse qui contrastait avec tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Un type à la quarantaine chafouine l'entraîna derrière lui dès que le troufion eut fait la commission. Il tira à lui un gros dossier bleu sur lequel se détachait en lettres rouges tracées au feutre la date 1986. Le dossier contenait six chemises numérotées. Celle d'Hervé Dupont était vide.

Gabriel pâlit. Il essaya de donner le change, en ouvrit une autre. On le fit asseoir et il fit mine de se passionner pour les détails de la désertion d'un dénommé Alain Thiéry soupçonné de "*moeurs particulières*" et auquel on imputait une "*fugue caractérielle*". Gabriel referma la chemise après avoir ostensiblement pris quelques notes.

- Vous transmettez tous mes remerciements au capitaine.

Le lieutenant Macary hocha la tête sans conviction.

Gabriel traversa la cour principale de la caserne sans un coup d'oeil autour de lui. Ils devaient être en train de l'observer. Il n'avait pu donner le change. Le capitaine n'avait pas eu besoin qu'il cite le nom de Dupont. Gabriel avait parlé d'un déserteur mort dans une rixe et il l'avait identifié à la seconde. Est-ce que ça prouvait réellement quelque chose ? Et s'il avait tout simplement une bonne mémoire ? Le problème c'est qu'il avait prétendu dans le courant de leur conversation n'être en poste que depuis trois ans. Cela dit, ça pouvait être un type consciencieux qui avait bien bossé les dossiers de la maison. Ça n'était pas le seul problème. Le lieutenant Macary avait des gants. Rien d'anormal chez un militaire. De là à les garder au travail ! Surtout, son front s'ornait d'une jolie marque bleutée. Comme s'il avait heurté de plein fouet la portière d'une R5 alors qu'il essayait de mettre

quelque chose dans le réservoir...

Gabriel jeta un oeil au tableau de bord de la voiture. Il avait encore une bonne heure devant lui. Il reprit la direction de Pau, en roulant doucement, vit la 205 arriver à vive allure. Il accéléra, se baissa et ramassa le Beretta sous le siège, le posa sur ses cuisses. Il n'y avait qu'une personne dans la 205. C'était le capitaine Bertucelli qui lui faisait des appels de phares. Gabriel s'arrêta mais ne descendit pas de son véhicule. Il rabattit un pan de veste sur sa main droite qui étreignait le pistolet. Le capitaine vint à la fenêtre, Gabriel fit coulisser la vitre.

- Faites attention, ils savent qui vous êtes et ce que vous voulez.

- Pourquoi me prévenez-vous ?

- Je vais vous faire rire, monsieur le professeur. Je suis dans l'armée parce que j'aime mon pays, mais je ne suis pas de ceux qui disent "right or wrong, my country", et je n'accepte pas plus le Rainbow Warrior que le GAL.

Gabriel se retint de lui dire que dans ce cas mieux valait quitter l'armée.

- Je n'étais pas là à l'époque, mais ça ne veut pas dire que je ne sais rien. Votre dossier était vide ? Macary était là. Il est très efficace, vous savez, Macary. C'est un Grec. D'origine en tout cas. Il aime pas qu'on y fasse allusion. Il y a cinquante ans, on parlait de gens comme lui comme de métèques, et maintenant ce sont eux qui décernent des certificats de bons Français. Macary a vidé le dossier, mais je sais ce qu'il contenait. Vous n'aurez pas de preuves et c'est très bien, ça ne servirait qu'à faire un peu plus de mal au pays, mais je vais vous le dire.

Il s'était penché et ses deux grosses mains avaient empoigné le montant de la portière.

- À l'armée aussi, on fait du renseignement. Le GAL, certains avaient fricoté avec lui, jusqu'au jour où en haut lieu on a mis le holà. Oh, pas vraiment par goût de la justice, mais parce qu'à un certain moment les effets obtenus étaient exactement contraires aux résultats recherchés. Les Basques s'indignaient et la solidarité à l'égard de l'ETA s'amplifiait. À cause du GAL, les réfugiés se cachaient, se dispersaient, les rafles de police devenaient inopérantes. Alors, l'État français, à la prise de fonction de monsieur Pasqua, en 86, a livré massivement des Basques à l'État espagnol et a accentué sa politique répressive mais légale et on a chargé certains policiers et certains militaires d'infiltrer le GAL, pour l'abattre cette fois.

- Dupont en était ?

- Dupont a été contacté par un officier de la DPSD de Tarbes...

- La Direction, Protection et Sécurité de la Défense, c'est bien

ça ?

- Exactement. Il a d'abord accompli une mission en Belgique...
- Je croyais que la DPSD ne s'occupait pas de l'étranger ?
- Vous avez parfaitement raison, en principe... À son retour,

comme il avait donné satisfaction, on lui a confié plus gros.

-Infiltrer le GAL...

- Seulement, il y a eu un hic. Il venait de l'extrême droite, il avait un discours d'extrême droite, alors on lui a demandé de s'inscrire au Para-Club et de se faire remarquer par l'instructrice. On avait oublié que les gens du GAL avaient en gros la même idéologie que lui...

- Et ils ont sympathisé !

- Le reste, je ne sais pas. Il n'est pas revenu à la caserne et il a été porté déserteur. Sur la suite, vous en savez vraisemblablement plus que moi.

Le capitaine Bertucelli était trempé mais ça ne semblait lui faire ni chaud ni froid.

Gabriel le remercia. L'homme avait pris tout à coup un air désespéré comme si son monde s'était écroulé. Il repartit à pas lents vers sa voiture, rentra, s'appuya sur son volant. Gabriel passa la vitesse et s'éloigna, les yeux rivés au rétroviseur.

11.

Gabriel trouva sans mal la petite route qui sortait d'Artiguelou. Deux kilomètres plus loin s'ouvrait sur la droite le chemin qui menait à la bergerie. Il n'était pas tout à fait quinze heures et il ne se pressait pas. Aucune voiture en vue. Il gara l'Opel sur le côté du bâtiment en vieille pierre, et remarqua que le toit laissait passer le jour en de nombreux endroits. Ça avait dû être beau et pittoresque mais sous la pluie qui n'en finissait pas de tomber ça n'était plus que lugubre. Gabriel avait l'impression que toute l'humidité stagnait dans ses rotules. Il raffermi sa main droite sur le Beretta dans la poche de veste et pénétra dans le bâtiment en poussant une porte de bois à deux battants dont l'un tombait en morceaux. Il faisait sombre et il n'avait rien pour éclairer, mais peu à peu ses yeux se firent à cette pénombre plutôt reposante. Le toit était très bas, mais il y avait quand même comme une sorte de mezzanine encore chargée de foin. Les trous du plafond avaient laissé l'eau ruisseler et le foin avait moisi puis pourri et l'odeur, mélangée aux effluves puissants des moutons qui s'étaient pressés là-dedans pendant un siècle, prenait à la tête. Quand le battant de porte grinça et qu'il se retourna, il était trop tard. Ils étaient trois. Au milieu, il n'eut aucune peine à reconnaître Macary. À sa droite, Laurel semblait avoir récupéré depuis qu'il l'avait laissé pissant le sang sur le port du Havre. Le troisième homme lui était totalement inconnu. Il serra plus fort le Beretta. Les trois hommes avançaient, arme au poing. Ils avaient dû laisser leur véhicule plus haut car il n'avait pas entendu le moindre bruit de moteur. Il maudit sa stupidité. Ils progressaient toujours et il pouvait discerner le sourire mauvais sur le visage de Laurel.

- Avant de crever, tu vas nous dire qui tu es... Ils annonçaient la couleur, autant pas faire de cadeaux. Quitte à y laisser sa peau, Gabriel partirait pas tout seul. Il songea un instant à se laisser tomber en arrière et à dégainer en même temps, mais il n'était pas Clint Eastwood. Quant à espérer que les types allaient prendre une demi-heure pour expliquer leurs moindres motivations comme au cinoche, il aurait fallu être Freud revu par Henri Chapier pour ça ! L'inconnu avait levé son arme et il la braqua sur Gabriel. S'ils voulaient savoir qui il était, ils ne tireraient pas tout de suite. Ils continuaient d'avancer vers lui quand les détonations retentirent. Un fusil de chasse. La première cartouche propulsa le troisième homme contre le battant valide de la porte, la seconde transperça Laurel. Macary regardait vers la mezzanine, comme victime d'une hallucination, son

revolver pendouillant au bout d'un bras subitement anémié. L'homme descendit sans hâte, tourna brièvement la tête vers Gabriel.

Celui-ci retrouvait sa langue.

- Comment vous étiez-vous douté ?

Le frère de Christine Amboulive grimaça ce qui pouvait passer pour un sourire.

- C'est de vous que je me méfiais, pas de ces salopards.

- Vous les connaissez ?

- Pas tous, mais lui là-bas, oui. Je l'ai vu aux obsèques de ma soeur. Trois jours avant sa mort, dans une rue de Pau, nous roulions ensemble et, comme d'habitude, je la suppliais d'arrêter sa folie. Elle l'a vu sur un trottoir et elle me l'a montré. Elle m'a regardé gravement et elle m'a dit : "Bernard, si on m'assassine, tu sauras que c'est ce type-là qui aura signé l'arrêt de mort". Elle a souri, et elle a ajouté : "Le commandant Pentle, "l'officier-traitant" de Hervé."

- Hervé Dupont ?

- Ouais. Il les avait infiltrés et puis il leur a tout dit. Il était aussi fêlé qu'eux et grosso modo ils avaient les mêmes idées.

Contre le battant gauche de la porte, le "commandant" Pentle avait réussi à s'adosser. Il gémissait faiblement. Un peu à sa droite, Laurel avait cessé de se plaindre. La mare de sang sous son corps disloqué ne cessait de s'élargir. Amboulive s'approcha à pas comptés de l'agent secret, puis il alla ramasser le revolver de Laurel. Quand il fut à quelques centimètres du blessé, il lui prit le bras droit, lui installa le revolver dans la main, le guida jusqu'à sa bouche et pressa la détente. Une gerbe de sang accompagna la déflagration et retomba en pluie sur le battant. Gabriel entendit un bruit. Macary avait braqué son pistolet sur Amboulive. Le Beretta aboya et les tirs se croisèrent. Gabriel fut pris de panique. Il courut vers Amboulive. La balle l'avait touché en plein front, un petit trou bien net d'où s'écoulait un filet très sage, presque irréel. Macary s'était écroulé dans une posture indécente, jambes largement ouvertes, rictus de haine à la bouche. Gabriel ne vit trace nulle part de projectile mais le lieutenant était mort, incontestablement.

Il tituba jusqu'à la porte, poussa le battant, comme saoul. Il monta dans l'Opel, démarra en trombe avant de se calmer en apercevant une voiture verte garée à l'entrée du chemin. Celle des tueurs. Il ne vit pas trace d'une autre. Amboulive connaissait bien les lieux. Sans doute l'avait-il cachée au-delà de la bergerie.

Gabriel transpirait. Au bout de dix kilomètres, il s'arrêta, complètement vidé, sur un pont. Il n'y avait personne, il essuya soigneusement le Beretta, le jeta à la rivière. En remontant dans la voiture, il se dit qu'il avait fait une connerie. Macary avait été tué avec son arme et les enquêteurs seraient bien obligés d'en tirer la

conclusion qu'il y avait une cinquième personne.

Et puis, il se mit à rire.

Pedro avait à coup sûr rendu l'arme inidentifiable. Et l'intérêt des enquêteurs, ce serait plutôt d'étouffer l'affaire.

Ainsi Dupont ne gênerait plus personne et les Français n'apprendraient pas que des gens chargés de les protéger étaient capables d'utiliser des tueurs et des militants néo-nazis, qu'ils allaient même les laisser poser des bombes pour les faire condamner plutôt que les empêcher de nuire.

Et puis, merde, la vie était belle.

Dans huit heures, il serait rue Popincourt. Il serrerait Cheryl dans ses longs bras. Il l'aimerait toute la nuit.

Toute la nuit ? Dis, le Poulpe, tu te vanterais pas un peu, des fois ?

Et puis, le lendemain, il rencontrerait Galiéni et se ferait payer. Et après, il irait raconter tout ce qu'il savait à Gilles comme il l'avait promis...

Et puis...

Mais pour le moment, il tombait de fatigue et il ne voulait pas s'arrêter. De la musique, il lui fallait cette compagnie et la morsure du froid par la fenêtre ouverte, qui l'empêcherait de s'endormir. Il fouilla dans les cassettes de Pedro. Il y en avait une d'un chanteur qu'il ne connaissait pas mais dont le vieil anar lui rebattait les oreilles depuis des mois. "Écoute-le, Poulpe, c'est du Daeninckx en chansons."

Gabriel glissa la cassette dans l'autoradio.

Une voix chaude et cassée, montée du ventre et des tripes, envahit l'habacle. Une voix de jour de tempête au Havre. Il ne vit pas vraiment le rapport avec Daeninckx, mais la voix d'Allain Leprest l'accompagna toute la nuit.

12.

L'Opel roulait doucement. Il n'y avait aucune raison de se hâter. Régulièrement Gabriel vérifiait dans le rétro que la remorque et son précieux chargement n'avaient pas mis les voiles. Cheryl souriait. Ils étaient bien. Mieux qu'ils ne l'avaient été depuis longtemps. Ils avaient quitté Paris le matin après une nuit de tendresse fougueuse et un déjeuner réparateur. L'autoroute de l'est était quasiment déserte. Ils étaient Sortis à Verdun, avaient gagné Commercy sans se presser. Cheryl avait absolument tenu à s'arrêter dans l'ancienne ville de garnison. Pas pour un pèlerinage militaire. Plutôt une réminiscence très volontaire. Petite, sa tante lui rapportait à chaque visite à Paris quelques madeleines et elle avait toujours gardé son goût d'enfant pour la spécialité de Commercy. Ils s'étaient arrêtés sur la place, en avaient acheté cinq kilos à la Cloche d'Or et en avaient profité pour demander la route de Rambucourt-Bouconville. On leur avait indiqué la direction de Saint-Benoît. Le petit village se trouvait à dix-sept kilomètres de là.

Rambucourt se composait en tout et pour tout d'une grand-rue bordée de maisonnettes coquettes et de fermes traditionnelles. Des portes de bois à deux vantaux en cintre s'ouvraient sur des granges profondes pleines de tracteurs et d'engins verts. John Deere, pouvait-on lire sur ceux qui attendaient devant les maisons. Gabriel n'avait guère compté plus d'une trentaine d'habitations de chaque côté de la rue.

Maurice Maillard habitait à la sortie du village. Quand ils avaient frappé à la porte, sa femme sortait pour la messe. Il leur avait fallu boire une mirabelle dont aucune commission de contrôle n'avait vérifié le degré d'alcool. De la bonne, Cheryl le reconnut sans se faire prier. Puis l'agriculteur les avait emmenés jusqu'à un grand hangar au bout d'un champ planté de mirabelliers. Il y avait cinquante-deux ans que l'appareil avait été remorqué là par les troupes d'occupation. Il avait été question de le tracter jusqu'à Toul, puis on l'avait oublié et Maillard l'avait gardé en l'état. Pendant des années, on était venu de très loin voir l'oiseau rare. À plusieurs reprises, des ferrailleurs lui en avaient proposé un bon prix mais Maillard avait obstinément refusé. Et puis, petit à petit, le zinc était devenu une épave d'une tonne et

demie dont il ne savait plus quoi faire et qui lui aurait coûté la peau des fesses à faire enlever. L'annonce lui avait valu quelques propositions mais aucune ne rivalisait avec les vingt mille balles du *Parisien*.

Le moteur était prêt à partir. Le gendre de l'agriculteur l'avait passé au karcher et il avait retrouvé une sorte de jeunesse. Ils avaient traîné la remorque dans le hangar et l'avaient chargé à l'aide d'un palan installé sous une poutrelle d'acier où se lisait encore l'inscription Usinor-Longwy.

Avant de partir, Gabriel était monté dans l'engin. Le train d'atterrissage s'était écrasé sous le choc et une aile était brisée, mais son état général n'était pas mauvais. À sa stupéfaction, il avait découvert que le fuselage abritait encore ses deux mitrailleuses ShKAS de 7,62 mm. Maillard les lui avait proposées pour cinq mille francs de rab, mais Gabriel s'était contenté de rire doucement.

Ils avaient dû boire une nouvelle mirabelle en conclusion de l'affaire.

Ils traversaient le bois des Caures. Des stèles témoignaient à intervalles réguliers de la boucherie de 14.

Gabriel se mit à siffloter.

- Qu'est-ce que tu siffles ?

Il la regarda d'un air bizarre.

- Tu connais pas Allain Leprest ?

Elle secoua la tête.

Il tendit la main, enclencha la cassette.

"Ton cul est rond...", chanta la voix.

Un chemin s'ouvrait à droite de la route. Il y engouffra la voiture.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Rien... J'ai juste envie de vérifier...

[1] Ancien maoïste, membre ensuite du NDP, nazi, puis créateur du FAP (Parti ouvrier allemand). Considéré en Allemagne comme le nouveau "furher" de la mouvance néo-nazie. Homosexuel, il meurt du SIDA en avril 1991. Auteur entre autres de National-socialisme et homosexualité.

[2] Poète, dissident soviétique, devenu le président du Front National Bolchevique russe. Avec Edern Hallier, Patrick Besson et quelques

autres, agent actif de la propagande fasciste grand-serbe et d'un mouvement brun rouge.

[3] FANE : Faisceaux d'Actions Nationales Européens, organisation dissoute après l'attentat de la rue Copernic, transformée en FNE (Faisceaux Nationalistes Européens). Elle a fusionné en 1993 avec le PNFE.

[4] PNFE : Parti Nationaliste Français et Européen, dirigé par Claude Cornilleau, groupuscule d'ultra-droite mis en cause dans les plasticages des foyers Sonacotra de Cagnes.